

# Courte méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus Christ

J.G. Bellett

## Introduction

C'est la gloire morale, c'est-à-dire le caractère du Seigneur Jésus, qui fait le sujet de cette méditation. Tout en Lui montait vers Dieu comme un sacrifice de bonne odeur. Chacune des expressions de ce qu'Il était en Lui-même, quelle qu'elle soit, même la moindre, et à quelque circonstance qu'elle se rattache, tout était un parfum d'encens. En Lui, mais en Lui seulement, *l'homme* fut réconcilié avec Dieu. En Lui, Dieu retrouva Son bon plaisir en l'homme, et cela avec un gain inexprimable ; car en Jésus, l'homme est plus pour Dieu qu'il ne l'aurait été dans une éternité d'innocence adamique.

Mais dans cette méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus, je ne suis très certainement parvenu à saisir qu'une faible partie de cet admirable sujet. Toutefois, je pourrai, je l'espère, éveiller dans d'autres âmes des pensées profitables, et cela sera un bien.

C'est de la *personne* du Seigneur, Dieu et homme en un seul Christ, que je désire m'occuper. Je parlerai aussi de Son *œuvre*, de ce service de souffrance ou de cette effusion de sang faite à la croix, par laquelle la réconciliation est accomplie et où elle est prêchée pour l'acceptation et la joie de la foi.

## La gloire morale du Seigneur Jésus Christ

« Et quand quelqu'un présentera... une offrande de gâteau à l'Éternel, son offrande sera de fleur de farine, et il versera de l'huile sur elle, et mettra de l'encens dessus ; et il l'apportera aux fils d'Aaron, les sacrificateurs ; et le sacrificateur prendra une pleine poignée de la fleur de farine et de l'huile, avec tout l'encens, et il en fera fumer le mémorial sur l'autel : c'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » (Lév. 2, 1, 2).

Les gloires du Seigneur Jésus sont de trois natures différentes : elles sont personnelles, officielles et morales. Sa gloire personnelle, Jésus la voilait, sauf là où la foi savait la découvrir et où le besoin du moment l'exigeait. Sa gloire officielle, Il la voilait également. Il n'allait pas de lieu en lieu comme le Fils de Dieu qui vient du sein du Père, ni comme le Fils de David dans Son autorité royale. Ces gloires-là restaient habituellement cachées, quand Il passait, jour après jour, par les circonstances diverses de la vie. Mais Sa gloire morale ne pouvait être cachée : Jésus ne pouvait pas être autrement que parfait en toute chose ; — ce caractère Lui appartenait, c'était ce qu'Il était. Son excellence même rendait cette gloire trop éclatante pour le regard de l'homme ; et l'homme se trouvait continuellement mis à découvert et repris par elle. Mais elle resplendissait, que l'homme puisse ou non la supporter ; et maintenant elle illumine chacune des pages des quatre évangiles, comme elle a illuminé jadis chacun des sentiers dans lesquels le Seigneur a marché ici-bas.

On a dit du Seigneur Jésus que « son humanité était parfaitement naturelle dans son développement ». Cette observation est très belle et très vraie. Le verset 52 du chapitre 2 de Luc le constaterait au besoin. Il n'y avait en Jésus aucun progrès qui ne soit naturel : Sa croissance était régulière en tous points ; Sa sagesse

marchait de front avec Sa stature et Son âge ; Il fut d'abord enfant, ensuite homme. Comme homme (l'homme de Dieu dans le monde), Il rendra témoignage du monde que ses œuvres sont mauvaises, et Il sera haï du monde ; mais comme enfant (un enfant selon le cœur de Dieu), Il sera soumis à Ses parents, et sous la loi ; et Il le sera comme quelqu'un de parfait. C'est dans de telles conditions que Jésus avançait en faveur auprès de Dieu et des hommes.

Mais quoiqu'il y ait eu en Lui du *progrès*, comme nous le voyons, il n'y avait cependant aucune ombre, aucun mauvais penchant, aucune erreur. En ceci, Il se distinguait de tous. Il est dit de Marie qu'elle gardait par-devers elle les choses qui avaient été dites touchant Jésus et qu'elle les repassait dans son cœur ; toutefois des ombres, du trouble, des ténèbres même assiégèrent son esprit, et le Seigneur dut lui dire : « Pourquoi me cherchiez-vous ? » (Luc 2, 49). Tandis que chez Jésus, le progrès n'était qu'une forme de beauté morale ; Sa croissance était régulière et toujours ce qu'elle devait être ; et je puis ajouter que, comme « son humanité était parfaitement naturelle dans son développement », Son caractère aussi était entièrement humain dans ses expressions : tout ce qui le manifestait était commun à l'homme.

Il était l'« arbre planté près des ruisseaux d'eau, qui rend son fruit en sa saison » (Ps. 1) ; et toutes choses ne sont belles qu'en leur saison [Eccl. 3, 11]. La gloire morale de « l'enfant Jésus » brille en sa saison et en sa génération ; et lorsqu'Il est devenu homme, c'est la même gloire qui se montre sous d'autres aspects. Jésus savait quand il fallait reconnaître les droits de Sa mère, lorsqu'elle les mettait en avant ; quand il fallait y résister, bien qu'elle les fasse valoir ; quand il fallait y répondre, alors qu'ils n'étaient pas revendiqués (Luc 2, 51 ; 8, 21 ; Jean 19, 27). Et à mesure que nous avançons en suivant les traces de Jésus, il en est de même. Il connut Gethsémané en sa saison ou selon son vrai caractère, comme Il connut la sainte montagne en sa saison : saisons d'hiver ou d'été pour Son esprit. Il connut le puits de Sichar, et le chemin qui L'a conduit à Jérusalem pour la dernière fois. Il a suivi chaque sentier, et s'est trouvé à chacun des lieux où Il a passé dans la pensée qui s'accordait avec le caractère qu'ils avaient aux yeux de Dieu. Il en fut de même dans les occasions qui demandaient plus de force morale encore. Quand il s'agit de la profanation de la maison de Son Père, la parole du prophète se réalise en Lui : « Le zèle de ta maison m'a dévoré » [Ps. 69, 9] ; mais quand il est question d'une insulte faite à Lui-même par quelques habitants de Samarie, Il supporte tout et passe outre.

Et toutes choses étaient parfaites dans leur *combinaison*, comme en leur *temps*. Jésus pleura quand Il arriva devant le sépulcre de Lazare, bien qu'Il ait su qu'il portait en Lui-même la vie pour celui qui était mort. Lui qui venait de dire : « Je suis la résurrection et la vie » [Jean 11, 25], Il pleura. La puissance divine laissait les sympathies humaines suivre librement leur cours.

C'est l'assemblage ou la combinaison de vertus qui constitue la gloire morale. Jésus savait, selon l'expression de l'apôtre, « être dans l'abondance et être abaissé » [Phil. 4, 12] ; Il savait user des moments de prospérité, si on peut les appeler ainsi, comme des moments d'abaissement ; car, pendant Son passage à travers la vie, Il apprit à connaître les uns et les autres.

Ainsi, lors de la transfiguration, Il fut pour un moment introduit dans la gloire, et ce fut une heure radieuse ; Il apparut là avec les honneurs qui Lui appartiennent. Comme le soleil, la source de toute lumière, Il resplendissait ; et des personnages éminents tels que Moïse et Élie étaient là, enveloppés de Sa gloire et brillant avec Lui. Mais quand Il descendit de la montagne, Il commanda à ceux qui avaient été « les témoins oculaires de sa majesté » [2 Pier. 1, 16] de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu. Et arrivé dans la plaine, comme le peuple accourait pour Le saluer (Marc 9, 15) — Sa personne reflétant sans doute encore, quoique faiblement, la gloire dans laquelle Il venait de se trouver — Il ne s'arrête pas pour recevoir l'hommage de la foule, mais Il reprend aussitôt Son service habituel ; car Il savait « être dans l'abondance ». La prospérité ne

L'enorgueillissait pas. Il ne cherchait pas une place parmi les hommes, mais Il s'anéantissait Lui-même <sup>[Phil. 2, 7]</sup>, et voilait Sa gloire pour n'être que le serviteur — Celui qui était *ceint* pour le service et non Celui qui était *paré* pour être admiré.

Il en fut de même une autre fois, après qu'Il fut ressuscité, comme nous l'apprend le chapitre 20 de Jean. Nous Le voyons là au milieu de Ses disciples, revêtu d'une gloire telle que jamais homme n'en avait possédé ou entrevu de semblable. Il est là comme le vainqueur de la mort, le destructeur du sépulcre. Et cependant, bien qu'Il possède ces gloires excellentes, Il n'était pas venu pour recueillir les hommages de Son peuple, comme le ferait naturellement quelqu'un qui se retrouverait au sein de ses amis et de sa famille, après la fatigue, le danger et la victoire. Jésus n'était cependant pas indifférent à la sympathie ; Il la recherchait en sa saison et en sentait l'absence quand Il ne la rencontrait pas. Mais maintenant, ressuscité d'entre les morts, Il est au milieu de Ses disciples plutôt comme un visiteur d'un jour que comme un triomphateur ; et Il les entretient plutôt de *leurs* propres intérêts que de ce qui Le concerne *Lui-même*, dans les grandes choses qui viennent de s'accomplir.

C'était certes savoir faire usage d'une victoire, comme sut faire Abraham de celle qu'il remporta sur les rois confédérés ; et savoir faire ainsi est chose plus difficile, a-t-on dit, que de vaincre. C'était savoir « être dans l'abondance », savoir « être rassasié ».

Mais Jésus savait aussi « être abaissé ». Voyez-Le devant les habitants de Samarie au chapitre 9 de Luc. Dès le début de cette scène, dans la conscience de Sa gloire personnelle, Il anticipe le moment de Son assomption, d'être « élevé en haut », comme Il l'a été de fait un peu plus tard (voir Marc 16, 19 : « élevé en haut » et 1 Tim. 3, 16 : « élevé » ; le mot grec est le même) ; et comme un homme qui veut faire connaître qu'un personnage de haut rang s'avance, Il envoie des messagers devant Sa face. Mais l'incrédulité des Samaritains change l'aspect des choses. Ils ne veulent pas Le recevoir. Ils refusent d'ouvrir un large chemin devant les pas du Seigneur de gloire, et L'obligent à se chercher Lui-même le meilleur sentier qu'Il peut trouver comme l'homme *rejeté*. Mais Il accepte aussitôt cette place, sans qu'il s'élève un murmure dans Son cœur. Il redevient le Nazaréen (mot emprunté de Matt. 2), en se voyant repoussé comme le Bethléhémite ; et Il porte ce nouveau caractère en s'éloignant du village samaritain aussi parfaitement qu'Il avait porté le premier avant d'y arriver.

Ainsi Jésus savait comment « être abaissé ». Nous Le retrouvons dans des circonstances analogues au chapitre 21 de Matthieu. Jésus entre dans Jérusalem comme le Fils de David ; tout ce qui pouvait Le mettre en évidence en cette glorieuse qualité L'environne et L'accompagne. Il apparaît alors dans Sa gloire terrestre comme Il avait été dans Sa gloire céleste sur la sainte montagne. Cette gloire Lui appartient de droit, et quand l'occasion le demande, Il sait la porter. Mais l'incrédulité de Jérusalem, comme précédemment celle de Samarie, transforme encore la scène ; et Celui qui avait fait Son entrée dans la ville comme son roi est forcé d'en sortir pour se chercher un gîte pour la nuit. Et là, Jésus se trouve hors de Jérusalem comme Il s'était trouvé hors de Samarie, « sachant être abaissé ».

Quelle perfection ! Si les ténèbres ne comprennent *pas* la lumière <sup>[Jean 1, 5]</sup> de la gloire personnelle ou officielle de Christ, Sa gloire morale brille avec d'autant plus d'éclat. Car il n'y a rien de plus beau, comme principe moral ou comme caractère humain, que cet abaissement volontaire au milieu des hommes, avec cette conscience de gloire intrinsèque devant Dieu. Nous en avons des exemples remarquables dans les vies de quelques saints. *Abraham* fut volontairement un étranger parmi les Cananéens tous les jours de sa vie, ne possédant pas un pouce de terre, ni ne cherchant à en posséder ; mais il savait à l'occasion se placer au-dessus même des rois, dans la conscience de sa dignité devant Dieu, selon le conseil de Dieu Lui-même. *Jacob* parle de son pèlerinage, de ses jours qui ont été courts et mauvais <sup>[Gen. 47, 9]</sup>, ne faisant aucun cas de lui-

même devant l'opinion du monde ; mais au même moment, il donne sa bénédiction à l'homme qui alors était le plus grand de la terre, conscient que, sous Dieu et devant Lui, il était « le plus excellent » [Héb. 7, 7], l'homme le plus grand des deux.

*David* demande un pain, et le demande sans honte. Mais il accepte en même temps l'hommage dû à un roi, et reçoit le tribut de ses sujets par la main d'Abigaïl. *Paul* est lié de chaînes ; il est prisonnier dans le palais du gouverneur et parle de ses liens ; toutefois au même moment, il fait entendre à toute la cour et à tous les hauts personnages du monde romain assemblés autour de lui, que, entre eux tous, il se sait l'homme béni, le seul homme heureux.

C'est cette combinaison d'abaissement volontaire devant l'homme et de conscience de Sa gloire devant Dieu, qui atteint chez notre Seigneur sa manifestation la plus élevée, la plus éclatante — que dis-je, sa manifestation parfaite ! Et dans cette capacité de savoir « être dans l'abondance » et de savoir « être abaissé », de savoir « être rassasié » et de savoir « être dans les privations », il y a une beauté morale de plus, car cela nous dit que le cœur de Celui qui a appris cette leçon s'occupe plutôt du *but* du voyage que du *voyage lui-même*. Si notre cœur s'attache au voyage, nous n'aimerons pas ces incidents et ces difficultés, ces lieux rudes et ces lieux escarpés ; mais si nous regardons au but, ces choses nous préoccupent peu. C'est bien certainement un reproche secret pour plusieurs d'entre nous que de considérer tout cela.

Mais il y a dans le caractère du Seigneur d'autres combinaisons qui doivent attirer notre attention. « Nul n'entre les hommes n'avait plus de grâce, n'était plus accessible », a dit de Lui quelqu'un. On remarque dans Sa manière d'être une douceur et une bonté que l'on ne rencontre jamais dans les hommes, et pourtant on sent toujours qu'Il était un *étranger*. Combien c'est vrai ! Il était un « étranger ici-bas » — un étranger, puisque *l'homme révolté* remplissait la scène — mais se trouvant très près aussitôt que *la souffrance ou le besoin le réclamait*. L'éloignement dans lequel Il se tenait et l'intimité dans laquelle Il se montrait étaient tous deux parfaits. Il faisait plus que considérer la misère qui L'entourait, Il y prenait part avec une sympathie qui avait tout entière sa source en Lui-même ; et Il faisait plus que repousser la corruption qui L'entourait, Il maintenait la séparation de la sainteté elle-même d'avec tout contact avec le mal ou la souillure. Voyez-Le manifester cette combinaison de distance et de proximité au chapitre 6 de Marc. C'est une scène touchante : les disciples sont de retour auprès de Lui après une longue journée de service ; Il s'intéresse à eux ; Il sympathise à leur fatigue ; Il s'en occupe, et y pourvoit aussitôt en leur disant : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu ». Mais les foules L'ayant suivi, Il se tourne vers elles avec le même amour ; Il prend connaissance de leur état, et après s'être occupé d'elles comme de brebis qui n'ont pas de berger, Il se met à les enseigner. Dans tout ceci, nous voyons Jésus aller au-devant des divers besoins qui se présentent autour de Lui ; qu'il s'agisse de la fatigue des disciples ou de la faim et de l'ignorance de la multitude, Il est là pour y pourvoir. Mais les disciples, mécontents des soins de Jésus pour les foules, L'engagent à renvoyer celles-ci ; le cœur du Seigneur cependant est plein d'autres pensées, et à l'instant même il se forme entre ses disciples et Lui une distance qui se fait sentir, peu après, dans l'ordre qu'Il leur donne d'entrer dans la nacelle et d'aller devant Lui à l'autre rive, pendant qu'Il renverra les foules. Cette séparation ne fait que susciter un nouveau trouble pour les disciples. Les vents et les flots leur sont opposés sur la mer, mais dans leur détresse, Jésus se trouve de nouveau auprès d'eux pour les secourir et les rassurer.

Quelle harmonie dans la combinaison de la sainteté et de la grâce apparaît dans tout cela ! Jésus est près de nous quand nous sommes las, quand nous avons faim, quand nous sommes en danger ; mais Il est éloigné de nos penchants naturels et de notre égoïsme. Sa sainteté fit de Lui quelqu'un d'entièrement étranger dans un monde souillé ; Sa grâce Le maintint toujours actif dans un monde souffrant et misérable. La vie du Sauveur est

ainsi mise en évidence sous un aspect remarquable de gloire morale, puisque, alors qu'Il était obligé de se tenir à l'écart à cause du caractère de la sphère dans laquelle Il se mouvait, la misère et l'affliction qui y régnaient Le poussaient sans cesse à agir. Et cette activité s'exerçait envers toutes sortes de personnes, et avait ainsi à revêtir toutes sortes de formes. Christ avait affaire à des adversaires, au peuple, à une compagnie de disciples qui Le suivaient (les douze), à des hommes individuellement, et tous Le maintenaient dans une activité non seulement continue, mais extrêmement variée ; et il fallait qu'Il sache (et assurément Il le savait parfaitement) comment il fallait répondre à chacun.

À côté de tout cela, nous Le voyons, en certaines occasions, assis à *la table* des autres ; mais c'est seulement pour nous faire connaître de nouveaux traits de Sa perfection. À la table des pharisiens, où Il se trouve parfois, Il n'adopte ni ne sanctionne la scène de famille : mais invité sous le caractère qu'Il avait déjà acquis et maintenu en public, Il est là pour agir selon ce caractère. Il n'est pas simplement un convive, qui jouit de la courtoisie et de l'hospitalité du maître de la maison, mais Il est venu dans Son propre caractère, et par conséquent Il peut reprendre ou enseigner. Il est toujours la lumière et agit comme la lumière, et Il met ainsi en évidence les ténèbres dans l'intérieur de la maison comme Il l'avait fait au-dehors (voyez Luc 7 et 11).

Cependant, si Jésus entrait souvent dans la maison du pharisien comme *docteur*, et si, agissant comme tel, Il réprouvait l'état de choses qu'Il trouvait là, c'était comme *Sauveur* qu'Il entrait dans la maison du publicain. Lévi Lui fit un festin dans sa maison et fit asseoir avec Lui des publicains et des pécheurs. Les chefs religieux trouvent naturellement à redire à cela ; alors Jésus se révèle comme Sauveur leur disant : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce que c'est que : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice » ; car je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » (Matt. 9, 12, 13). Paroles simples, mais frappantes et pleines de signification. Simon le pharisien désapprouvait qu'une pécheresse entre dans sa maison et s'approche du Seigneur Jésus ; le publicain Lévi réunit les pareils de cette femme pour être convives avec le Seigneur Jésus ; et en conséquence, le Seigneur agit chez l'un comme un censeur, tandis que chez l'autre Il se montre dans les richesses de grâce d'un Sauveur.

Mais Jésus s'assied à d'autres tables encore. Suivons-Le à Jéricho et à Emmaüs (voyez Luc 19 et 24). Ce furent les désirs du cœur qui l'accueillirent à chacune de ces occasions, désirs éveillés toutefois sous des influences différentes. Zachée n'avait été jusqu'alors qu'un pécheur, un « homme naturel », qui est, comme nous le savons, corrompu dans ses mobiles et son activité. Mais il avait été sous l'action du Père qui le tirait à ce moment précisément, et Jésus devenait l'objet de son âme. Il souhaitait Le voir, et parce que son désir était ardent, il s'était frayé un chemin à travers la foule et était monté sur un sycomore, pour tâcher d'apercevoir Jésus au moment où Il passait. Le Seigneur, levant les yeux, le vit, et aussitôt s'invita Lui-même chez lui. Chose remarquable, Jésus est un convive non invité, qui s'est invité Lui-même dans la maison de ce publicain de Jéricho.

Les premiers mouvements de la vie chez un pauvre pécheur, les désirs éveillés par le Père qui le tirait, étaient là dans cette maison, pour accueillir Jésus ; mais le Seigneur, d'une manière aussi bienveillante que significative, va au-devant de l'invitation et entre. Il entre dans le caractère qui convient et répond au besoin du moment, pour aviver et affermir la vie nouvellement reçue, jusqu'à ce qu'elle éclate dans une manifestation de sa précieuse vertu et produise un de ses bons fruits. « Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple » (Luc 19, 8).

À Emmaüs nous voyons autre chose : non pas le désir d'une âme nouvellement attirée, mais le désir de saints qui ont été restaurés. Les deux disciples avaient été incroyants ; ils retournaient chez eux sous

l'impression pénible que Jésus avait trompé leur attente. Le Seigneur les réprimande peu après les avoir rejoints sur la route, mais Il s'exprime de manière à faire brûler leurs cœurs au-dedans d'eux ; et quand ils arrivent ensemble à la porte de leur demeure, Jésus fait comme s'Il allait plus loin. Il ne voulait pas s'inviter Lui-même comme Il l'avait fait à Jéricho, ces disciples n'étant pas dans la condition morale où était Zachée ; cependant, quand ils L'invitent à entrer, Il entre, mais seulement pour fortifier le désir qui les avait poussés à L'inviter et pour répondre pleinement à ce désir ; et les disciples pressés par la joie, retournent cette nuit même à Jérusalem, malgré l'heure avancée, pour faire part de tout à leurs frères.

Quelle variété de beauté dans toutes ces scènes ! L'hôte dans la maison du pharisien, l'hôte dans la maison du publicain, l'hôte dans la maison des disciples, le convive invité et non invité, est assis, dans la personne de Jésus, toujours à sa place dans toute la beauté de la perfection. Je pourrais Le montrer assis à d'autres tables, mais je ne parlerai plus que d'une seule. À Béthanie, nous voyons Jésus s'associant à une scène de famille. S'Il avait désapprouvé l'idée d'une famille chrétienne, Il n'aurait pas pu se trouver à Béthanie comme l'Écriture nous L'y montre. Et si nous Le voyons là, ce n'est que pour découvrir en Lui un nouveau trait de beauté morale. Jésus est à Béthanie comme un ami de la famille, trouvant dans le cercle qui L'entoure ce que nous trouvons encore aujourd'hui parmi nous : «un chez-soi». Les mots : «Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » [Jean 11, 5] nous le disent assez. L'amour de Jésus pour la famille de Béthanie n'était pas celui d'un Sauveur, ni d'un Berger, bien que nous sachions qu'Il était pour elle l'un et l'autre : c'était l'amour d'un ami de la famille. Mais tout en étant un ami, et un ami intime, qui pouvait, quand il Lui plaisait, trouver sous ce toit hospitalier un accueil cordial, jamais cependant Il n'y intervint dans les arrangements domestiques. Marthe était la maîtresse de maison, la personne la plus occupée de la famille, utile et importante à sa place, et Jésus la laisse là où Il la trouve. Ce n'était pas à Lui de changer ou de régler ces choses. Lazare peut prendre place à côté de ses hôtes à la table de famille ; Marie peut être absorbée et retirée comme dans son royaume à elle ou dans le royaume de Dieu au-dedans d'elle, et Marthe sera affairée et servira. C'est très bien. Jésus laisse tout cela comme Il le trouve. Celui qui ne voulait pas entrer dans la maison d'un autre sans y être invité, quand Il entrait dans la maison de ces deux sœurs et de leur frère, ne voulait pas intervenir dans l'ordre et les arrangements qui y régnaient, et ceci est d'une parfaite convenance morale. Mais lorsqu'un des membres de la famille, au lieu de garder sa place dans le cercle, en sort pour enseigner dans la présence de Jésus, Jésus doit revendiquer et revendique Ses droits supérieurs, et Il rétablit les choses *divinement*, bien qu'Il ne veuille pas s'en mêler ni y toucher sur le plan de l'ordre *domestique* (Luc 10).

Quelle beauté exquise et variée ! Qui peut suivre toutes les traces de Jésus ? Le vautour dira qu'elles dépassent la portée de son regard, et si aucun œil humain ne peut sonder l'ensemble de ce seul objet, quel est le caractère humain qui, par ses ombres et ses imperfections, ne sert pas à en faire mieux ressortir l'éclat ? Aucun de nous ne se représente Jean ou Pierre, ou un des autres apôtres, comme ayant un cœur dur ou comme manquant de bonté : tout au contraire ! Nous sentons que nous aurions pu leur confier nos peines et nos besoins. Cependant le court récit du chapitre 6 de Marc dont j'ai parlé nous fait voir qu'ils sont tous en défaut, qu'ils sont tous à distance, quand les foules affamées s'adressent à eux, menaçant de les déranger ; mais au contraire, quand Jésus s'est approché, c'était le moment précis, l'occasion précise de le faire. Tout ceci nous dit ce que Jésus est, mes bien-aimés. « Je ne connais personne de bon, d'affable, comme lui », a dit quelqu'un<sup>[1]</sup>, « personne qui soit descendu comme Lui jusqu'à de pauvres pécheurs. J'ai plus de confiance en Son amour que dans celui de Marie, ou de quelque saint que ce soit. Ce n'est pas seulement Sa puissance comme Dieu, c'est la tendresse de Son cœur comme homme, qui m'attire. Jamais personne ne montra autant de tendresse, ou n'en posséda autant ; personne ne m'a inspiré autant de confiance. Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges s'ils le veulent, moi, j'ai plus de foi en la bonté de Jésus ». Le chapitre 6 de Marc

confirme ces paroles, en nous montrant l'étroitesse de cœur des meilleurs d'entre nous, tels que Pierre et que Jean, en même temps qu'il manifeste la grâce si pleine, si infatigable, si humble de Jésus.

Mais en outre il y a en Lui des combinaisons de caractères, aussi bien que de vertus ou de grâces. Ses relations avec le monde, quand Il était ici-bas, montrent cela. Il était à la fois un vainqueur, un homme de douleurs et un bienfaiteur. Quelle gloire morale dans un pareil assemblage ! Il a vaincu le monde, repoussant toutes ses séductions et toutes ses offres ; Il a souffert de la part du monde, rendant témoignage pour Dieu contre le train et l'esprit du monde ; et Il a fait du bien au monde, dispensant continuellement Son amour et Sa puissance, rendant le bien pour le mal. Les tentations du monde ne servirent qu'à faire de Lui un vainqueur ; la corruption et la haine du monde ne purent que faire de Lui un homme de douleurs ; ses misères, un bienfaiteur. Que de gloires morales se trouvent ici réunies !

Le Seigneur Jésus fut la personnification vivante de l'expression utilisée parmi nous : « *dans* le monde, mais non pas *du* monde » — paroles qui, je pense, tirent leur origine de ce qu'Il dit Lui-même en Jean 17, 15 : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal ». Il fut la manifestation de cet état pendant toute Sa vie, car Il était toujours dans le monde, actif au milieu de son ignorance et de sa misère ; mais jamais Il ne fut du monde, jamais Il ne prit part à ses espérances ou à ses projets, ni ne respira l'esprit du monde. C'est au chapitre 7 de l'évangile de Jean, il me semble, que Jésus se présente à nous tout particulièrement sous ce caractère. C'était l'époque de la fête des tabernacles, le temps du couronnement de la joie en Israël, l'anticipation du royaume à venir, la saison de la rentrée des récoltes, quand le peuple n'avait qu'à *se souvenir* qu'il avait été autrefois errant dans le désert, et avait demeuré sous des tentes. Les frères de Jésus Lui proposent de profiter d'une occasion comme celle-là, alors que « tout le monde », comme on dit, se trouvait à Jérusalem. Ils auraient voulu qu'Il se mette en avant, qu'Il se présente, comme on dit encore, en « homme du monde ». « Si tu fais ces choses », lui disent-ils, « montre-toi au monde toi-même » [Jean 7, 4]. Jésus refuse. Le moment pour Lui de célébrer la fête des tabernacles n'était pas encore venu. Il aura plus tard Son royaume dans le monde ; Il sera grand et Sa domination s'étendra jusqu'aux bouts de la terre quand Son jour viendra ; mais pour le présent, Il était en route vers l'autel et non pas vers le trône. Il ne veut pas aller à la fête pour être *de* la fête, bien qu'Il doive s'y trouver ; aussi, lorsqu'Il arrive dans la ville, nous Le voyons là occupé du *service*, et non dans les *honneurs* ; non pas opérant des miracles, comme Ses frères l'auraient voulu pour qu'Il attire l'attention des hommes, mais enseignant les autres, s'effaçant ensuite Lui-même derrière cette paroles : « Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé » [Jean 7, 16].

Tout cela est certes très particulier et caractéristique. Et tout cela fait partie de la gloire morale de l'homme, de l'homme parfait, Jésus, dans Sa relation avec le monde : un vainqueur, un homme de douleurs, et un bienfaiteur — *dans* le monde, mais non pas *du* monde. Ailleurs, avec une égale perfection, nous Le voyons *distinguer entre les choses* aussi bien que manifester ces belles combinaisons. Ainsi, en s'occupant de l'affliction de *ceux de dehors*, Il montre de la tendresse avec la puissance qui délivre ; tandis que lorsqu'il s'agit de *disciples*, nous voyons en Lui la fidélité aussi bien que la tendresse. Le lépreux du chapitre 8 de Matthieu était un étranger. Il vient à Christ avec le mal dont il souffre et en obtient aussitôt la guérison. Le même chapitre nous montre des disciples s'adressant aussi à Jésus dans leurs angoisses pendant l'orage, mais ils sont repris aussi bien que rassurés. Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi ? ». Et pourtant le lépreux n'avait que peu de foi, tout comme les disciples. Si ceux-ci disaient : « Seigneur, sauve-nous ! nous périssons », l'autre avait dit : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net ». Mais les disciples sont repris et le lépreux ne l'est pas, précisément parce que le cas était différent dans la pensée du Seigneur ; et cela à juste titre. Dans l'un des cas, il s'agissait *simplement de l'affliction* ; dans l'autre, il s'agissait de *l'âme aussi bien que de l'épreuve*. Par conséquent, en répondant au lépreux, le Seigneur ne lui montre que de la tendresse, tandis

qu'envers les disciples Il avait à être fidèle aussi bien que tendre. La différence de relations avec Lui explique la différence dans l'intervention du Seigneur, et nous montre avec quelle perfection Jésus distinguait entre des choses qui avaient une grande analogie entre elles, mais qui, cependant, n'étaient nullement les mêmes.

Sous ce rapport, la perfection du Seigneur se manifeste davantage encore. Quoiqu'Il censure Lui-même, Il ne permet pas que d'autres le fassent légèrement ; comme dans les âges précédents, l'Éternel pouvait humilier Moïse, mais ne voulait pas que Marie et Aaron s'élèvent contre lui (Nomb. 11 et 12). Israël dans le désert sera maintes et maintes fois châtié par la main de Dieu, mais en face de Balaam ou de tout autre adversaire, Dieu sera Celui qui n'a pas aperçu d'iniquité dans Son peuple, et qui ne permettra pas qu'aucun enchantement prévale contre lui [Nomb. 23, 21, 23]. C'est ainsi également que le Seigneur intervient de la manière la plus frappante et la plus admirable entre les deux disciples et les dix qui les accusent (Matt. 20) ; et quoiqu'Il ait envoyé, comme en secret, une parole d'avertissement et de remontrance à Jean le baptiseur (parole que la conscience de Jean pouvait seule comprendre), Il se tourne vers la multitude pour ne parler de lui qu'avec des expressions d'approbation et de satisfaction.

Nous trouvons d'autres exemples de cette grâce qui distingue entre les choses qui diffèrent. Même lorsqu'Il s'occupe de Ses disciples, il vient un moment, celui des adieux, où la fidélité ne peut être observée plus longtemps et où il ne reste à exercer *que* la tendresse toute seule (Jean 14 et 16). Le *cœur* revendique cette heure comme lui appartenant tout entière, et l'éducation de l'âme ne peut pas se poursuivre alors. Jésus révèle à Ses disciples des secrets nouveaux, il est vrai, des secrets appartenant à la relation la plus chère et la plus intime, savoir leur relation avec le Père ; mais il n'y a rien dans Ses discours qui ressemble à un reproche. Il ne dit pas alors : « Gens de petite foi », ou : « Comment ne comprenez-vous point ? ». Une parole qui a peut-être quelque analogie avec celles-ci est seulement pour leur faire connaître une blessure dont le cœur avait souffert, afin qu'ils sachent quel était l'amour qu'Il avait pour eux.

Tel était, dans la pensée parfaite et pour le cœur de Jésus, le caractère sacré de la douleur du moment de la séparation. Nous le réalisons pour nous-mêmes dans notre pauvre mesure, de sorte qu'au moins nous sommes capables d'en apprécier et d'en admirer la pleine expression en Jésus. « Il y a... un temps d'embrasser », dit le Prédicateur, « et un temps de s'éloigner des embrassements » [3, 5]. C'est une loi écrite dans le livre des statuts de l'amour, et Jésus l'observait.

Jésus ne se laissait pas entraîner à la douceur quand l'occasion exigeait de la fidélité, et pourtant Il passa par bien des circonstances que la sensibilité humaine aurait ressenties, et que le sens moral de l'homme aurait jugé bien de ressentir. Jésus ne voulait pas gagner Ses disciples par les pauvres voies d'une nature aimable. Le miel, aussi bien que le levain, étaient exclus des sacrifices faits par feu. Il n'y avait ni l'un ni l'autre dans les offrandes de gâteau (Lév. 2, 11) ; et Jésus, la vraie offrande de gâteau, n'en avait pas non plus. Ce n'était pas simplement des paroles aimables ou polies que les disciples entendaient de la bouche de leur Maître ; il n'y avait pas chez Lui cette courtoisie qui consulte les goûts d'autrui et cherche à les satisfaire ; Jésus ne cherchait pas à être agréable, et pourtant Il s'attachait les cœurs de la manière la plus étroite, et c'est là la puissance. C'est toujours une preuve de puissance morale, quand la confiance est gagnée sans qu'elle soit recherchée, car alors le cœur a compris la réalité de l'amour. « Nous savons tous », a écrit quelqu'un, « distinguer l'amour de ce qui n'est que de la prévenance, et il peut y avoir une grande mesure de celle-ci, sans qu'il y ait rien de celui-là. On dira peut-être que des manières aimables doivent gagner la confiance ; mais nous savons bien que l'amour seul en est capable ». L'amabilité, si elle n'est que cela, est du miel, et combien de cet ingrédient ne se trouve-t-il pas en nous ! Nous sommes enclins à penser que tout va bien, et nous ne visons pas plus haut peut-être qu'à ôter le levain et à pénétrer de miel la pâte. Si nous sommes aimables, si nous remplissons



convenablement notre rôle sur la scène bien ordonnée, polie et courtoise de la société, cherchant à plaire aux autres, et faisant de notre mieux pour garder les gens en bons termes les uns avec les autres, nous sommes contents et les autres le sont de nous. Mais est-ce là servir Dieu ? Est-ce là une offrande de gâteau ? Cela fait-il partie de la gloire morale de l'homme parfait ? Certainement non. Nous pourrions estimer peut-être que rien ne conviendrait mieux et n'atteindrait mieux et plus effectivement le but ; néanmoins, c'est l'un des secrets du sanctuaire, que *l'on ne faisait pas usage de miel pour donner une odeur agréable à l'offrande.*

Ainsi, en progrès, dans ce qui convenait en son temps, dans les combinaisons et dans les distinctions, combien toutes les voies de ce Fils de l'homme étaient parfaites en gloire et en beauté morales !

La vie de Jésus était la brillante lumière d'une lampe. Il était, dans la maison de Dieu, cette lampe qui n'avait pas besoin de « mouchettes et de vases à cendre » ; elle était continuellement arrangée devant le Seigneur, donnant la lumière d'une huile pure, broyée ; et elle manifestait tout ce qui était autour d'elle, censurant et reprenant, mais gardant toujours sa propre place sans reproche.

Accusé par des disciples ou par des adversaires, comme cela Lui arrivait constamment, jamais le Seigneur ne cherche à s'excuser. En une occasion ses disciples se plaignent, disant : « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » (Marc 4, 38), mais Jésus ne songe pas à justifier le sommeil dont ces paroles viennent de le tirer. Une autre fois ils objectent : « Maître, les foules te serrent et te pressent, et tu dis : Qui est-ce qui m'a touché ? » (Luc 8, 42-48), mais Il n'a que faire de cette remarque, et agit de manière à y répondre. Une autre fois encore, Marthe Lui dit : « Seigneur, si tu eusses été ici mon frère ne serait pas mort » (Jean 11, 21) ; Jésus ne s'excuse pas de ne pas avoir été là, ni d'être resté pendant deux jours au lieu où Il se trouvait, mais Il apprend à Marthe quel *caractère merveilleux Son retard avait donné à cette heure.*

Quelle glorieuse justification il y avait là de ce retard ! Et il en était de même à chaque occasion semblable. Qu'Il soit accusé ou blâmé, jamais Jésus ne rétracte une parole ou ne revient en arrière d'un seul pas ; Il impose silence à toute voix qui s'élève en jugement contre Lui. Sa mère Lui fait des reproches (Luc 2) ; mais au lieu de pouvoir maintenir son accusation, elle doit être convaincue des ténèbres et de l'erreur de ses pensées. Pierre ose reprendre Jésus : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point » (Matt. 16) ; mais Pierre doit apprendre que c'était Satan lui-même qui l'incitait à parler ainsi. L'huissier, dans le palais du souverain sacrificateur, va plus loin encore ; voulant corriger Jésus, il Le frappe sur la joue (Jean 18) ; mais il est convaincu de violer les lois de la justice en présence même et dans le lieu du jugement.

Tout cela nous dit les voies parfaites du Maître. Les apparences pouvaient être quelquefois contre Jésus. D'où vient qu'Il dormait dans la nacelle quand la tempête et les vagues mugissaient ? Pourquoi s'arrêtait-Il en chemin quand la fille de Jaïrus était mourante ? Pourquoi tardait-Il à venir quand Son ami Lazare était malade dans le village lointain de Béthanie ? Mais tout cela n'est que *l'apparence*, et seulement pour un moment. Nous connaissons ces voies de Jésus, ce sommeil, cet arrêt, ce retard ; mais nous voyons aussi la fin de Jésus, que tout est parfait. Les apparences étaient contre le Dieu de Job, aux jours des patriarches : tant de messagers implacables et inexorables, n'était-ce pas trop ? Mais le Dieu de Job n'avait pas à s'excuser, non plus que le Jésus des évangiles.

C'est pourquoi, quand nous regardons au Seigneur Jésus comme à la lampe du sanctuaire, la lumière dans la maison de Dieu, nous trouvons que les mouchettes et les vases à cendre ne sont d'aucun usage : on reconnaît qu'il n'y a rien en Lui qui leur corresponde. Aussi tous ceux qui tentaient d'accuser ou de reprendre Jésus quand Il était ici-bas, devaient eux-mêmes s'en retourner repris et confondus. Ils avaient voulu se servir de mouchettes ou de vases à cendre pour une lampe qui n'en avait pas besoin, et ils n'avaient fait que trahir

leur folie : la lumière de cette lampe brillait d'autant plus, non pas parce qu'on s'était servi de mouchettes, mais parce qu'à chaque occasion, une preuve nouvelle était donnée qu'elle n'en avait pas besoin.

De tous ces exemples nous recueillons l'utile leçon qu'il vaut mieux nous tenir tranquilles et laisser faire Jésus. Nous pouvons regarder et adorer, mais sans intervenir et sans interrompre, comme tous le faisaient alors, ennemis, parents ou même disciples. Ils ne pouvaient rendre plus éclatante cette lumière qui brillait ; ils n'avaient qu'à s'en réjouir et à marcher à sa clarté, sans essayer d'y toucher. Que notre œil soit simple ! et nous pouvons être assurés que la lampe du Seigneur, placée sur le chandelier, remplira de lumière tout le corps [Matt. 6, 22].

Mais poursuivons. De même que Jésus ne cherchait pas à s'excuser devant le jugement de l'homme, pendant le cours de Son ministère, ainsi aussi à l'heure de Sa faiblesse, quand les puissances des ténèbres sont toutes déchaînées contre Lui, Il ne cherche pas la pitié des hommes. Quand Il devient le prisonnier des Juifs et des Gentils, Il ne les supplie pas, ni ne les implore ; Il n'en appelle à la compassion de personne ; on ne L'entend pas plaider pour Sa vie. Il avait prié le Père, dans le jardin de Gethsémané ; mais Il ne cherche à émouvoir ni le souverain sacrificateur juif, ni le gouverneur romain. Tout ce qu'Il dit à l'homme en cette heure doit rendre manifeste le péché que l'homme, Juif ou Gentil, accomplissait dans ce moment même.

Quel tableau ! Qui aurait pu en concevoir le sujet ! Il a dû être manifesté avant d'être décrit, comme on l'a fait observer il y a longtemps déjà. Oui, l'homme parfait, une fois, a marché ici-bas dans la plénitude de la gloire morale, et le Saint Esprit a projeté les rayons de cette gloire dans les pages des évangiles ; et après la simple, heureuse et ferme assurance de Son amour personnel envers nous (que le Seigneur l'augmente dans nos cœurs !), rien ne contribue davantage à nous faire désirer être avec Lui que de découvrir ce qu'Il est *Lui-même*. J'ai entendu parler d'un homme qui, après avoir suivi, dans les quatre évangiles, la voie lumineuse et bénie de Jésus, fut ému jusqu'aux larmes et s'écria : « Que ne suis-je avec Lui ! ».

S'il est permis à quelqu'un de parler pour les autres, chers amis, je dirai que c'est là ce dont nous avons *besoin*, et aussi ce après quoi nous *soupirons*. Nous connaissons ce qui nous manque, mais nous pouvons ajouter : Le Seigneur sait ce que nous désirons.

Le Prédicateur, que nous avons déjà cité plus haut, dit encore : « Il y a... un temps de garder, et un temps de jeter » (Eccl. 3, 6). Le Seigneur Jésus savait à la fois garder et jeter, au temps propre.

Il n'y a pas de dilapidation dans les services du cœur ou de la main qui rendent hommage à Dieu, quelque prodigues qu'ils soient : « Tout vient de toi », disait David au Seigneur, « et ce qui vient de ta main, nous te le donnons » (1 Chron. 29, 14).

Les bêtes qui paissent sur mille montagnes [Ps. 50, 10], de même que la terre et tout ce qui est en elle, sont au Seigneur. Cependant le Pharaon traite de paresse la demande que faisait le peuple d'Israël d'aller sacrifier à Dieu [Ex. 5, 8, 17], et les disciples considèrent les trois cents deniers dépensés pour oindre le corps de Jésus comme étant une perte [Marc 14, 4-5]. Mais donner au Seigneur ce qui Lui appartient, l'honneur ou le sacrifice, l'affection du cœur, le travail des mains, ou les biens de la maison, n'est ni de la paresse, ni une perte : *rendre* à Dieu est le premier devoir.

Je désire m'arrêter ici un moment.

Renoncer à l'Égypte n'est pas de la paresse, et briser un vase de parfum pour le répandre sur la tête de Jésus, n'est pas une perte, bien que nous voyions que parmi les enfants des hommes, et même trop souvent parmi les saints de Dieu, on juge ainsi de ces choses. Des gens renoncent à certains avantages terrestres, ou

négligent certaines perspectives mondaines, parce que le cœur a compris ce que c'est que d'être associé dans le chemin à un Seigneur rejeté.

Mais aux yeux de plusieurs, tout cela est de la « paresse » et une « perte ». On aurait pu, pensent-ils, conserver les avantages que l'on possédait, et poursuivre et atteindre les perspectives mondaines, et ensuite en user pour le Seigneur. Ceux qui parlent ainsi sont dans une grave erreur. Ils veulent qu'on tienne à la position, ou à l'influence humaine et terrestre qui s'y rattache, et considèrent ces choses presque comme un don qui doit servir au profit, à l'édification et pour la bénédiction des autres. Mais un Christ rejeté par les hommes, s'Il était connu spirituellement par l'âme, enseignerait une tout autre leçon !

Cette position dans la vie, ces avantages mondains, ces occasions si recommandées, sont cette Égypte même que Moïse quitta : il refusa d'être le fils de la fille du Pharaon [Héb. 11, 24].

Les trésors de l'Égypte n'étaient pas pour lui des richesses, car il ne pouvait pas en faire usage pour le Seigneur. Il s'éloigna d'eux et le Seigneur le rencontra. Ensuite, Dieu se servit de lui, non pas pour accréditer l'Égypte et ses trésors, mais pour délivrer Son peuple hors de là.

Je m'attarde un peu ici, car cela est important pour nous.

Tout ce renoncement doit cependant être accompli dans l'intelligence de la foi en un Seigneur rejeté, sinon il sera privé de ce qui en fait la vraie beauté et la réalité. Si l'on agit en vertu d'un principe simplement *religieux*, pour se faire à soi-même une justice ou un mérite, on peut dire avec raison que ce qui est fait ainsi est pire que de la paresse ou une perte. Satan a remporté un avantage évident sur nous, au lieu que nous ayons remporté une victoire sur le monde. Mais si le sacrifice a été accompli dans la foi et pour l'amour d'un Maître rejeté, dans la conscience et l'intelligence de la relation de ce Maître avec ce présent siècle mauvais, c'est une offrande à Dieu.

Servir l'homme aux dépens de la vérité et des principes de Dieu, n'est pas du christianisme, bien que ceux qui font ainsi soient appelés du nom de « bienfaiteurs ». Le christianisme se préoccupe de la gloire de Dieu, aussi bien que de la bénédiction de l'homme ; et dans la mesure où nous perdons cela de vue, nous serons tentés de regarder comme perte ou paresse beaucoup de choses qui sont réellement l'expression d'un service saint, intelligent, conséquent et dévoué envers Jésus. Le Seigneur nous apprend cette leçon quand Il justifie la femme qui répandait sur Sa tête le parfum de grand prix (Matt. 26). Nous avons à donner la première place à la gloire de Dieu dans ce que nous faisons, bien que les hommes puissent refuser de sanctionner ce qui ne contribue pas à l'avancement du bon ordre dans le monde ou au bien-être du prochain. Mais Jésus voulait maintenir les droits de Dieu dans ce monde égoïste, tout en reconnaissant (assurément comme nous le savons bien) les droits de son prochain sur lui-même.

Il savait quand il fallait « jeter » et quand il fallait « garder ». « Laissez-la », dit-Il à propos de la femme qui venait d'être blâmée pour avoir répandu sur Lui le vase de parfum de nard pur, « elle a fait une bonne œuvre envers moi ». Tandis qu'après avoir rassasié les foules, Il disait : « Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu » [Jean 6, 12].

C'était l'observation du commandement divin : « Il y a... un temps de garder, et un temps de jeter ». Si le service prodigue du cœur ou de la main dans le culte rendu à Dieu n'est pas une perte, les miettes même de la nourriture de l'homme sont sacrées et ne doivent pas être jetées. Celui qui, dans l'une de ces occasions, justifia la dépense de trois cents deniers, dans l'autre, ne permit pas que les restes de cinq pains soient laissés sur le sol. À Ses yeux, ces restes étaient sacrés. Ils étaient la nourriture de la vie, l'herbe des champs que Dieu avait donnée à l'homme pour sa subsistance ; et la vie est une chose sacrée : Dieu est le Dieu des vivants. Il avait dit

à l'homme : « Toute herbe verte... et tout arbre... vous seront pour nourriture » (Gen. 1) ; c'est pourquoi Jésus sanctifiait ce que Dieu avait donné. L'arbre des champs est la vie de l'homme, avait dit la loi (Deut. 20, 19)<sup>[2]</sup>, et elle avait en conséquence donné ce commandement à ceux qui étaient sous la loi : « Quand tu assiégeras une ville pendant plusieurs jours en lui faisant la guerre pour la prendre, tu ne détruiras pas ses arbres en levant la hache contre eux, car tu pourras en manger : tu ne les couperas pas... Seulement, l'arbre que tu connaîtras n'être pas un arbre dont on mange, celui-là tu le détruiras et tu le couperas ». Il y aurait eu perte, profanation, à abuser ainsi de ce que Dieu avait donné pour être la nourriture de la vie, et Jésus, dans la même pureté, dans la perfection de l'ordonnance vivante de Dieu, ne voulait pas qu'un seul des restes soit perdu. « Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu » [Jean 6, 12].

Ce ne sont là que des détails ; mais toutes les circonstances de la vie humaine, quelque passagères, quelque petites qu'elles soient, à mesure que Jésus les traverse, sont ainsi ornées d'un rayon de cette gloire morale qui éclairait toujours de sa lumière le sentier que foulaient les pieds du Sauveur. L'œil de l'homme était incapable de le suivre, mais devant Dieu tout s'élevait comme un encens, comme un sacrifice de bonne odeur, un sacrifice de repos, l'offrande de gâteau du sanctuaire.

Il faut remarquer encore que le Seigneur ne jugeait pas les autres en rapport avec Lui-même — faute dans laquelle nous tombons tous. Nous sommes naturellement portés à juger les autres d'après leur manière d'être envers nous, et nous faisons de l'intérêt que nous leur portons, la mesure de leur caractère et de leur valeur. Le Seigneur n'agissait pas ainsi. Dieu est un Dieu de connaissance et par Lui les actions sont pesées [1 Sam. 2, 3] ; Il comprend chacune d'elles *pleinement*. Il la comprend dans toute sa portée morale, et la pèse selon cette portée. Et l'image du Dieu de connaissance, notre Seigneur Jésus Christ, agit de même pendant les jours de Son ministère ici-bas. Le chapitre 11 de Luc nous en offre un exemple. Il y avait une apparence de politesse et de bon vouloir envers le Seigneur chez le pharisien qui L'invitait à sa table ; mais Jésus était le « Dieu de connaissance », et comme tel, Il pèse cette action selon son véritable caractère moral.

Le miel de la courtoisie, qui est le meilleur ingrédient pour la vie sociale du monde, ne pouvait pas pervertir le jugement de Christ, ni Son appréciation des choses. Il approuvait celles qui sont excellentes. La politesse qui l'invitait ne pouvait pas influencer le jugement de Celui qui portait les poids et les mesures du sanctuaire de Dieu. C'est le Dieu de connaissance que la politesse du monde rencontre ici, et elle ne peut pas subsister devant Lui. Quelle leçon pour nous ! L'invitation cachait un dessein : aussitôt que le Seigneur est entré dans la maison, l'hôte agit en pharisien et non pas en hôte ; il montre son étonnement de ce que Celui qu'il a convié ne se soit pas lavé avant de se mettre à table, et le caractère qu'il prend ainsi dès le début se montre dans toute sa force à la fin. Le Seigneur agit en conséquence, car Il pesait toutes choses comme le Dieu de connaissance. Quelques-uns estimeront peut-être que la politesse qu'on Lui avait faite aurait dû Lui imposer silence, mais Jésus ne pouvait pas considérer ce pharisien seulement en rapport avec Lui-même. La *flatterie* ne pouvait pas faire dévier Son jugement. Jésus met à découvert et censure ; et la fin de la scène le justifie. « Et comme il leur disait ces choses, les scribes et les pharisiens se mirent à le presser fortement ; et ils le provoquaient à parler de plusieurs choses, lui dressant des pièges, et cherchant à surprendre quelque chose de sa bouche, afin de l'accuser » (Luc 11, 53, 54).

Le Seigneur agit d'une manière toute différente dans la maison d'un autre pharisien, qui, lui aussi, L'avait invité à sa table (voyez Luc 7), car Simon n'avait pas de but caché en invitant Jésus. Il peut paraître agir aussi en pharisien, accusant tout bas la pauvre pécheresse de la ville, et blâmant son hôte de ce qu'Il supportait qu'elle s'approche de Lui ; mais les apparences ne peuvent pas servir de base à un jugement juste ; souvent les mêmes paroles prononcées par des lèvres différentes ont un sens bien différent. C'est pourquoi le Seigneur, le

juge qui pèse tout parfaitement selon Dieu, tout en reprenant Simon et en lui montrant ce qu'il est, le connaît par son nom, et quitte sa maison comme un hôte doit la quitter. Il distingue entre le pharisien du chapitre 7 de Luc et celui du chapitre 11, bien qu'il se soit assis à la table de tous les deux.

Ainsi encore, au chapitre 16 de Matthieu, nous voyons Pierre, plein d'attention et d'une tendre affection pour son Maître : « Seigneur », Lui dit-il, « Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point » ; mais Jésus ne juge les paroles de Pierre que d'après leur valeur *morale*. Il est pour nous difficile de faire ainsi, lorsqu'on cherche à nous être agréable. Une nature simplement aimable n'aurait pas dit : « Va arrière de moi, Satan » ; elle se serait exprimée autrement. Mais, je le répète, le Seigneur n'écoute pas les paroles de Pierre simplement comme étant l'expression d'une bonté et d'une affection personnelles pour Lui ; Il les *juge*, Il les pèse dans la présence de Dieu, et trouve aussitôt qu'elles procèdent de l'Ennemi ; car celui qui peut se transformer en « ange de lumière » se cache souvent sous des paroles pleines de douceur et d'amabilité.

Jésus en agit de même envers Thomas au chapitre 20 de Jean. Thomas venait de Lui rendre hommage ; il avait dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ». Mais des paroles même comme celles-là ne pouvaient faire descendre Jésus de l'élévation morale où Il se tenait, et d'où Il écoutait et considérait toutes choses. Sans doute, ces paroles étaient vraies et provenaient d'un cœur qui, après avoir été éclairé de Dieu, s'était repenti envers le Seigneur ressuscité, abandonnant ses doutes pour adorer. Mais Thomas s'était tenu éloigné aussi longtemps qu'il avait pu ; il avait dépassé la mesure. Tous les disciples avaient été incrédules au sujet de la résurrection, mais Thomas avait déclaré qu'il persisterait dans l'incrédulité, jusqu'à ce que la vue et le toucher viennent le convaincre. Telle avait été sa condition morale ; Jésus a cela devant Lui, et Il met Thomas à sa juste place morale, comme Il avait fait pour Pierre. Thomas, dit-Il, « parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ».

Nos cœurs, en pareil cas, auraient été pris par surprise. Ils n'auraient pas pu résister aux assauts de l'affection de Pierre et de l'hommage de Thomas. Mais notre Maître parfait se tenait là pour Dieu et Sa vérité, et non pas pour Lui-même. L'arche, autrefois, ne devait pas être l'objet des flatteries. Les Israélites pouvaient lui rendre honneur et l'amener à la bataille, la mettant en demeure, pour ainsi dire, de faire tourner tout à bien par sa présence au milieu d'eux. Mais le Dieu d'Israël n'est pas conduit ainsi. Le peuple est défait par les Philistins, malgré la présence de l'arche dans la bataille [1 Sam. 4, 3-11] ; et Pierre et Thomas sont repris, bien que Jésus, qui est toujours le Dieu d'Israël, ait été honoré par eux.

Les anges se réjouissent de la repentance des pécheurs. « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » [Luc 15, 10]. Quel bonheur pour nous d'avoir la révélation de ce secret du ciel, et d'en trouver les manifestations les unes après les autres, comme elles nous sont données au chapitre 15 de Luc.

Mais il y a plus. La joie, bien que Luc nous la montre réalisée dans le ciel, est une joie *publique* ; elle s'exprime et elle trouve de l'écho. Il convient qu'il en soit ainsi ; il convient que toute la maison partage la joie, et la trouve être une joie commune. Mais il y a plus encore : il y a la joie du *cœur divin*, aussi bien que cette joie du ciel. Jean 4, 27 à 32 nous en parle, comme Luc 15 nous parle de la joie publique du ciel. Et cette joie du cœur divin, je n'ai pas besoin de le dire, est plus profonde ; elle est pleine, silencieuse et personnelle ; elle ne demande pas à être suscitée ou maintenue par d'autres. « J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas » [Jean 4, 32] ; ainsi parlait le cœur de Christ lorsqu'Il goûtait cette joie. La gloire remplissait la maison, et il fallait que, pour un moment, ceux qui servaient dans le sanctuaire se tiennent à distance (1 Rois 8, 11). Le berger venait de rapporter au bercail la brebis égarée du troupeau, l'ayant mise sur ses épaules bien joyeux, et jusqu'alors la joie était tout entière pour lui. Toute la maison n'avait pas encore été appelée à se réjouir avec Lui, quand la femme le laissa, comme pécheresse sauvée et heureuse ! Les disciples ont

conscience du caractère du moment : ils ne veulent pas Le troubler. La graisse réservée à l'autel, la portion la plus excellente de la fête, le « pain de Dieu », était servi, et les disciples se tiennent dans le silence et à l'écart. Ce fut un moment merveilleux, aussi bien que rare. La joie profonde, inexprimée, du cœur divin se révèle ici, comme la joie publique du ciel se montre en Luc 15.

Mais Celui qui pouvait être ainsi nourri était quelquefois fatigué ; Il pouvait avoir faim et soif, comme nous voyons dans ce même chapitre 4 de Jean et au chapitre 4 de Marc. Il y a toutefois une différence entre ces deux cas : Marc nous dit comment Jésus est restauré par le sommeil, tandis que dans Jean, Jésus est nourri et réjoui sans aucun moyen extérieur. Et d'où cela venait-il ? Dans le chapitre 4 de Marc, le Seigneur avait passé par une journée de travail, et le soir étant arrivé, Il était fatigué, comme est la nature humaine à la fin du jour. « L'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir » (Ps. 104). Alors le sommeil lui est envoyé pour qu'il soit restauré, et qu'il puisse reprendre son service quand le matin sera revenu. Jésus fit l'expérience de toutes ces choses ; Il dormait sur un oreiller dans la nacelle. Au chapitre 4 de Jean, Il est encore « lassé du chemin », et Il a faim et soif. Il s'assied sur la fontaine comme un voyageur fatigué, attendant que les disciples s'en reviennent du village voisin avec des provisions. Mais quand ils arrivent, ils trouvent le Seigneur rafraîchi et reposé, et cela sans qu'Il ait mangé ou bu ou dormi. Sa fatigue avait trouvé un autre rafraîchissement que celui que le sommeil aurait pu Lui apporter. Il avait été réjoui par le fruit de Son travail dans l'âme d'une pauvre pécheresse. La femme avait été renvoyée dans la liberté du salut de Dieu. Mais au chapitre 4 de Marc, il n'y avait pas de femme de la Samarie et Il a dû avoir recours à l'oreiller dans Sa fatigue.

Combien tout cela est vrai et facile à comprendre pour nous ! En Jean 4, le cœur du Seigneur était joyeux, si je peux m'exprimer ainsi ; tandis qu'en Marc 4, il n'y avait rien pour Le réjouir ; et l'Écriture dit (et notre expérience confirme la vérité de cette parole) que « le cœur joyeux fait du bien à la santé, mais un esprit abattu dessèche les os » (Prov. 17, 22). Ainsi, dans l'un des cas, le Maître peut dire : « J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas » [Jean 4, 32], et dans l'autre, Il fera usage de l'oreiller qu'une sollicitude attentive à Ses besoins a préparé pour Lui.

Combien l'humanité que le Fils avait prise est parfaite dans toutes ses sympathies ! C'était certes une humanité ordinaire à part le péché.

Dans un temps où tout est confusion, on est tenté de tout abandonner, parce qu'on voit tout perdu, sans espoir, et on serait tenté de dire que c'est un travail sans fin et inutile de s'appliquer encore à faire des distinctions entre les choses. Tout est désordre et apostasie ; pourquoi essayer encore de faire des différences ?

Mais il n'en était pas ainsi du Seigneur. Il se trouvait au *milieu* de la confusion, mais Il n'en faisait pas partie ; de même qu'Il était *dans* le monde, mais n'était pas *du* monde. Il avait affaire à toutes sortes de gens, dans toutes espèces de conditions, venant groupes après groupes, alors qu'ils auraient dû être étroitement unis ensemble ; mais Il poursuivait toujours sans distraction Son sentier uni, étroit et pur. Les prétentions du pharisien, la mondanité du hérodien, la philosophie du sadducéen, la versatilité de la multitude, les attaques des adversaires, de même que l'ignorance et les infirmités des disciples, étaient les éléments moraux qu'Il rencontrait et auxquels Il avait à faire face chaque jour.

L'état des choses aussi bien que le caractère des individus exerçait le cœur du Seigneur : la monnaie de César circulait dans le pays d'Emmanuel ; les murs de clôture étaient tous renversés : le Juif et le Gentil, le pur et l'impur, étaient confondus, sauf là où l'orgueil religieux pouvait encore maintenir ces murs à sa propre manière. Mais la règle d'or de Jésus : « Rendez... les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu » [Matt. 22, 21] exprimait la perfection de Son passage au milieu de tout. Aux jours de la captivité, jours de

confusion aussi, le résidu rendit un beau témoignage, distinguant entre ce qui différait, et ne rejetant pas tout comme si tout était perdu. Daniel était le conseiller du roi, mais il refusait de manger de sa viande ; Néhémie servait dans le palais, mais il ne tolérait pas le Moabite ou l'Ammonite dans la maison de l'Éternel ; Mardochee veillait sur la vie du roi, mais il ne s'inclinait pas devant l'Amalékite ; Esdras et Zorobabel acceptaient les faveurs du roi perse, mais ils refusaient les secours des Samaritains et ils ne supportaient pas les mariages avec les nations ; les captifs priaient pour la paix de Babylone [Jér. 29, 7], mais ils ne voulaient pas chanter les cantiques de Sion dans la terre étrangère [Ps. 137, 4].

Tout cela est d'une grande beauté, et le Seigneur, dans Son jour, manifesta *parfaitement ce caractère du résidu d'Israël*. Nous aussi, nous vivons dans un temps qui, dans son caractère de confusion, n'est pas inférieur aux jours de la captivité ou aux jours de Jésus ; et comme eux, nous sommes appelés à agir, non pas comme s'il n'y avait plus de ressources, mais comme sachant encore rendre « les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu ».

Toute cette beauté morale devient un modèle pour nous. Mais alors nous voyons aussi la position de Jésus dans les rapports de Dieu avec le mal, position que naturellement nous, nous ne pouvons jamais occuper. Il touchait le lépreux et Il touchait la bière, et pourtant Il n'était pas souillé. Il avait la position de Dieu à l'égard du péché. Il connaissait le bien et le mal, mais Il les dominait divinement, les connaissant comme Dieu les connaît. S'Il n'avait pas été ce qu'Il était, le contact du lépreux et de la bière L'aurait souillé ; Il aurait dû être envoyé hors du camp, et passer par la purification prescrite par la loi ; mais nous ne voyons rien de pareil en Lui. Jésus n'était pas un Juif impur ; non seulement Il n'était pas souillé, mais Il ne pouvait pas l'être ; et cependant, tel était le mystère de Sa personne, telle la perfection de Son humanité unie à la déité en Lui, que la tentation était aussi réelle que l'impossibilité d'être souillé.

Arrêtons-nous un moment ici. Notre place en présence d'une grande partie de cette vérité nécessaire, bien que mystérieuse et infiniment précieuse, est de l'accepter et d'adorer, plutôt que de la discuter et d'en faire l'analyse<sup>[3]</sup>. Il est doux toutefois pour le cœur de remarquer les désirs ardents de quelques âmes simples, qui vous donnent le sentiment que c'est Christ *Lui-même* qu'elles ont devant les yeux. Souvent nous discourons sur des vérités de telle façon qu'à la fin, nous arrivons à la pénible conviction que, bien qu'occupés ainsi, ce n'est pas à Christ Lui-même que nous sommes parvenus : nous découvrons que nous avons erré sur la route.

Le Seigneur était pauvre, mais « enrichissant plusieurs », « comme n'ayant rien, et possédant toutes choses » [2 Cor. 6, 10]. Ces conditions élevées et merveilleuses étaient manifestées en Lui dans des voies qui étaient et devaient Lui être particulières, Lui être entièrement propres. Il recevait du secours de quelques femmes pieuses qui L'assistaient de leurs biens, et en même temps Il disposait des trésors de tout ce que la terre contient, pour pourvoir aux besoins de tous ceux qui L'entouraient. Il pouvait nourrir des milliers d'hommes dans des lieux déserts, et en même temps avoir faim Lui-même, attendant le retour de Ses disciples qui avaient été chercher des vivres dans un village voisin. C'était « ne rien avoir et toutefois posséder toutes choses ». Mais tout en étant ainsi pauvre, exposé à la fois au besoin et au danger, il n'y a *rien en Lui qui ressemble en quoi que ce soit à de la médiocrité*. Jamais Il ne demande l'aumône, bien qu'Il ne possède rien, car lorsqu'Il a besoin d'un denier (non pas pour Son propre usage), Il est obligé de demander qu'on Lui en montre un. Jamais Il ne s'enfuit, bien qu'exposé au danger et menacé dans Sa vie là où Il se trouve ; Il se retire ou s'éloigne inaperçu. Je le répète donc, rien de bas, rien qui soit en désaccord avec une parfaite dignité personnelle, ne s'attache à Lui, quoique la pauvreté et le besoin aient été Son lot chaque jour.

Merveilleuse perfection ! Qui pourrait maintenir devant nos yeux un objet aussi parfait, aussi irréprochable, aussi exquisément et aussi délicatement pur, dans les détails les plus ordinaires et les plus minutieux de la vie

humaine ? Paul ne nous présente pas cela. Jésus seul, l'homme Dieu, le pouvait. La nature particulière de Ses vertus, au milieu de ce qu'avaient d'ordinaire les circonstances de Sa vie, nous dit ce qu'Il est. Il n'y a qu'une personne particulière, il n'y a que l'homme divin, si je puis Le désigner ainsi, qui puisse nous présenter de semblables particularités dans des circonstances aussi ordinaires. Nous ne trouvons rien de pareil en Paul, je le répète. Il y avait en lui beaucoup de dignité et de grandeur morale, sans doute ; s'il y a un homme en qui ces choses se trouvent, reconnaissons que cet homme, c'est lui. Mais le chemin de Paul n'est pas celui de Jésus ; sa vie est en danger et il se sert de son neveu pour sa protection [Act. 23, 16-17] ; une autre fois, ses amis le descendent dans une corbeille du haut des murs de la ville [Act. 9, 25]. Je ne dis pas qu'il mendie ou demande de l'argent, mais il reconnaît en avoir reçu ; je ne rappelle pas comment, pour se protéger, il déclare devant l'assemblée composée de pharisiens et de sadducéens, qu'il est un pharisien [Act. 23, 6], ni comment il parle mal du souverain sacrificateur qui le jugeait [Act. 23, 2-5]. Paul, dans ces circonstances, était moralement en défaut, et je ne parle que des cas qui, sans être moralement mauvais, sont cependant au-dessous de la parfaite dignité personnelle et morale qui distingue les voies de Christ. La fuite en Égypte, comme on l'appelle, ne fait pas exception à ce caractère du Seigneur ; car ce voyage fut entrepris pour accomplir la prophétie, et sur l'autorité d'un oracle divin.

Tout ceci n'est pas simplement de la gloire morale, c'est une merveille morale ; — et il est prodigieux qu'une plume tenue par la main d'un homme ait jamais pu tracer de telles beautés. Nous ne pouvons nous expliquer cela que par le fait que c'est la vérité, une vivante réalité qui nous est présentée. Nous sommes forcément amenés à cette conclusion.

Avançant encore dans cette voie, nous trouvons qu'il est écrit : « Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun » (Col. 4, 6). Nos paroles devraient être telles, en effet, toujours imprégnées de grâce, faisant du bien aux autres, communiquant la grâce à ceux qui les entendent [Éph. 4, 29]. Toutefois elles revêtiront ce caractère souvent par la vivacité de l'avertissement ou de la répréhension, quelquefois par leur décision ou leur sévérité, par l'indignation même et le zèle dont elles seront l'expression ; et c'est ainsi que les paroles seront « assaisonnées de sel ». Réunissant ces belles qualités, étant pleines de grâce et ne manquant pourtant pas de sel, nos paroles rendront témoignage que nous savons comment répondre à chacun.

Parmi toutes les autres formes de perfection morale, le Seigneur Jésus manifesta celle-ci. Il savait comment répondre à chacun par des paroles toujours profitables pour l'âme, que l'homme veuille les entendre ou qu'il leur ferme son oreille : mais c'étaient des paroles parfois assaisonnées, et même fortement assaisonnées de sel.

Ainsi aussi, en répondant aux questions qu'on Lui adressait, le Seigneur ne visait pas tant à répondre à la question elle-même qu'à atteindre *la conscience ou l'état d'âme de celui qui L'interrogeait*.

Dans Son silence ou dans Son refus de répondre, lorsqu'Il se trouva devant les Juifs ou les Gentils à la fin de Sa course ici-bas, devant les sacrificateurs, ou devant Pilate ou Hérode, nous pouvons remarquer la même convenance que dans Ses paroles et dans Ses réponses. Il rend témoignage devant Dieu que parmi les enfants des hommes, il s'en trouvait *un*, du moins, qui savait qu'« il y a un temps... de se taire, et un temps de parler » [Eccl. 3, 7].

On remarque également une grande variété dans le ton et la manière d'être du Seigneur dans toutes ces diverses circonstances de Sa vie ; et cette variété, quelque légère ou quelque marquée qu'elle soit, était une partie du parfum de bonne odeur qui montait devant Dieu. Tantôt la parole de Jésus était douce, tantôt elle était péremptoire ; quelquefois Jésus raisonne, d'autres fois Il blâme immédiatement ; quelquefois le calme de Son



raisonnement s'élève jusqu'à l'ardeur brûlante d'une solennelle condamnation ; car c'est toujours le côté *moral* des circonstances qu'Il pèse.

Le chapitre 15 de Matthieu m'a frappé par la manière dont il fait ressortir cette perfection sous des aspects divers de beauté et d'excellence. Le Seigneur y est appelé à répondre tour à tour aux pharisiens, aux foules, à la pauvre Syrophénicienne affligée, et à Ses propres disciples, selon qu'ils manifestent leur ignorance ou leur égoïsme ; et nous pouvons remarquer les différences qu'il y a dans le caractère de Sa réprimande ou de Son raisonnement, dans la manière dont Il enseigne avec patience, ou dont Il cherche à nourrir une âme, fidèlement, avec sagesse et avec grâce. Nous ne pouvons que reconnaître combien tout chez Lui vient à propos, et est adapté au lieu ou à l'occasion qui fait appel à Son activité.

La même beauté et la même convenance se retrouvent dans le fait qu'au chapitre 2 de Luc, Il *n'enseigne ni n'apprend*, mais écoute seulement et interroge. *Enseigner* n'aurait pas été de saison alors, car Il était un enfant au milieu d'hommes plus âgés. *Apprendre* ne se serait pas accordé avec la pure et glorieuse lumière qu'Il savait porter au-dedans de Lui-même ; car nous pouvons dire de Lui, avec vérité, qu'Il était plus sage que les anciens et qu'Il avait plus d'intelligence que tous ceux qui L'enseignaient (Ps. 119, 99, 100). Je ne parle pas ici de ce qu'Il était comme Dieu, mais comme homme « rempli de sagesse » [Luc 2, 40], selon l'expression de la Parole à Son sujet. Il savait faire usage de cette plénitude de sagesse, selon la perfection de la grâce ; c'est pourquoi l'évangéliste ne nous Le présente pas dans le temple, au milieu des docteurs, à l'âge de douze ans, *enseignant* ou *étant enseigné*, mais il dit simplement qu'Il les écoutait et les interrogeait. « L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui » [Luc 2, 40]. Et lorsque, comme homme, Il conversait avec les hommes dans le monde, Sa parole était toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, comme la parole de quelqu'un qui sait comment répondre à chacun. Sa perfection était toujours en harmonie avec les différents âges de l'enfant et de l'homme fait.

Jésus nous est présenté sous d'autres aspects encore. Parfois Il est *méprisé* et *dédaigné*, épié et haï par des adversaires, obligé de se retirer pour mettre Sa vie à l'abri de leurs tentatives et de leurs desseins. Parfois Il est *dans la faiblesse*, suivi seulement des plus pauvres d'entre le peuple ; Il est fatigué aussi, Il a faim et soif, Il est redevable aux soins de quelques femmes dévouées qui sentaient qu'elles Lui devaient tout. D'autres fois, avec une bonté tendre et bienveillante, Il a *compassion de la multitude* ; ou bien Il se joint à Ses disciples dans leurs repas et dans leurs voyages, s'entretenant avec eux comme un homme le ferait avec ses amis. D'autres fois encore, Il se montre à nous *dans la puissance et dans l'honneur*, faisant des miracles, laissant échapper quelques rayons de Sa gloire ; et bien que dans Sa personne et dans Sa position, Il ne soit rien dans le monde, sinon le fils d'un charpentier sans instruction et sans fortune, Il produit un trouble plus grand parmi les hommes, et même, à certains moments, dans les pensées de ceux qui gouvernent la terre, que ne le fit jamais aucun homme.

L'enfance, l'âge adulte, la vie humaine dans toute sa variété, nous présentent ainsi la personne de Jésus. Puisse notre cœur seulement le garder ! Il y a dans quelques-uns des plus petits détails, une perfection qui témoigne de la main divine qui les a retracés. Et quelle main si ce n'est celle que le Saint Esprit conduisait et gardait, aurait pu tracer ce tableau de perfection sans en défigurer les traits ! Ainsi, quand le Seigneur veut développer Sa pensée au sujet de la monnaie courante du pays, Il demande qu'on Lui montre un denier, car Il n'en a pas en Sa possession ; Il n'en portait pas avec Lui. La beauté morale de l'action découlait de la perfection morale de la condition intérieure qui Le caractérisait.

Quand vient l'heure de Gethsémané, Il demande à Ses disciples de *veiller avec Lui* ; Il ne leur demande pas de *prier pour Lui*. Il cherchait de la sympathie ; Il l'appréciait dans les heures de faiblesse et d'angoisse, et

désirait que les cœurs de Ses compagnons soient alors liés à Lui. Un pareil désir avait sa source dans la gloire morale qui formait la perfection humaine qui était en Lui ; mais s'Il éprouvait ce désir, s'Il l'exprimait à Ses disciples, Il ne pouvait pas leur demander de se tenir devant Dieu pour Lui. Il voulait qu'ils se donnent eux-mêmes à Lui, mais Il ne pouvait leur demander de se donner à Dieu pour Lui ; c'est pourquoi Il leur demande de veiller avec Lui, mais Il ne leur demande pas de prier pour Lui. Lorsque immédiatement après, Il unit ensemble la vigilance et la prière, c'est à eux-mêmes et à leurs besoins qu'Il pense, disant : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation » [Matt. 26, 41]. Paul pouvait dire à d'autres saints : « Vous aussi coopérant par vos supplications pour nous » (2 Cor. 1, 11). « Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience » (Héb. 13, 18). Mais tel n'était pas le langage de Jésus, et je n'ai pas besoin de dire qu'il ne pouvait pas l'être ; mais la plume qui retrace pour nous une vie comme celle-là, et qui nous dépeint un tel caractère, cette plume est conduite par l'Esprit de Dieu : Lui seul pouvait écrire ainsi.

Jésus faisait du bien et prêtait sans en rien espérer [Luc 6, 35] ; Il donnait, et Sa main gauche ne savait pas ce que faisait Sa droite [Matt. 6, 3]. Jamais, en aucune circonstance, Il ne revendiqua un droit sur la personne ou sur le service de ceux qu'Il avait rétablis et délivrés. Jamais Il ne fit de la délivrance qu'Il avait opérée un titre à être servi. Jésus aimait, guérissait et sauvait sans rien demander en retour. Il ne voulut pas que le Gadarénien appelé « Légion » Le suive ; Il rendit à son père l'enfant qu'Il guérit au pied de la montagne ; la fille de Jaïrus fut laissée par Lui au sein de sa famille ; Il rend à sa mère le fils de la veuve de Naïn ; Il n'exige rien d'aucun d'eux. Est-ce que Christ donne afin qu'on Lui donne en retour ? Est-ce que Lui-même (Maître parfait !) n'illustre pas Son propre principe : « Faites du bien, et prêtez sans en rien espérer » (Luc 6, 35) ? La nature de la grâce est de donner aux autres et non pas de s'enrichir elle-même ; et Jésus vint pour qu'en Lui-même et dans toutes Ses voies, la grâce brille dans toutes les immenses richesses et la gloire qui Lui appartiennent. Il trouva des serviteurs dans le monde ; mais Il ne commença pas par les guérir afin de les réclamer ensuite pour Lui-même ; Il les appela et leur conféra des dons. Ils étaient le fruit de l'énergie de Son Esprit et des affections éveillées dans des cœurs que Son amour étreignait ; et en les envoyant au loin, Il leur dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Matt. 10, 8).

Assurément il y a, dans les traits d'un caractère comme celui-là, quelque chose qui dépasse la conception de la pensée humaine ; on se le répète encore et toujours ; et il est bien doux de pouvoir ajouter que c'est sous les formes les plus simples que cette gloire morale du Seigneur reluit quelquefois, sous des formes qui sont intelligibles pour toutes les perceptions et pour toutes les sympathies du cœur. Ainsi Jésus ne repoussa jamais la plus faible foi, tout en accueillant et en satisfaisant avec bonheur la foi la plus hardie.

La foi forte qui venait sans cérémonie et sans s'excuser, dans une assurance complète et directe, était toujours la bienvenue auprès de Lui ; tandis que l'âme timide qui osait à peine s'approcher était encouragée et bénie. La parole qui tombe des lèvres du Seigneur ôte aussitôt du cœur du pauvre lépreux la seule chose qui était sur ce cœur comme un nuage : « Seigneur », avait-il dit, « si tu veux, tu peux me rendre net ». « Je veux, sois net », dit Jésus [Matt. 8, 2-3]. Toutefois, immédiatement après, la même bouche exprime ce dont le cœur de Jésus était plein devant la foi évidente et positive du centurion romain, et devant la foi hardie et profonde d'une famille en Israël qui perce le toit de la maison où Jésus se trouvait, pour faire descendre leur malade à Ses pieds.

Quand une foi faible s'adressait au Seigneur, Il accordait la bénédiction que celle-ci recherchait, mais Il reprenait l'homme qui venait ainsi à Lui. Toutefois ce reproche même est pour nous plein d'encouragement, car il semble nous dire : « Pourquoi ne vous servez-vous pas de moi plus librement, plus pleinement, avec plus de

bonheur ? ». Si nous savions apprécier le donateur comme nous apprécions le don, le cœur de Christ aussi bien que Sa main, ce *reproche* qu'Il fait à la foi faible nous serait aussi précieux que la *réponse* qu'Il lui fait trouver.

Et si la foi faible est ainsi reprise, la foi forte doit être agréable ; et ainsi nous pouvons comprendre quel beau spectacle frappait les regards du Seigneur, lorsque ces hommes dont nous avons déjà parlé découvrirent le toit de la maison afin d'arriver jusqu'à Lui. Ce devait être, j'en suis sûr, un spectacle magnifique pour les yeux de notre divin et généreux Sauveur : *Son cœur* a dû être envahi par cette action, comme le fut *la maison à Capernaüm*.

Nous voyons des gloires et des humilités dans la personne du Seigneur ; nous faisons bien, car nous avons besoin des deux.

Celui qui était assis sur la fontaine de Sichar est le même que Celui qui est maintenant en haut dans les cieux ; Celui qui est monté est le même que Celui qui est descendu [Éph. 4, 10]. La gloire souveraine et l'humble condescendance se trouvent en Jésus. Il a une place à la droite de Dieu, et pourtant Il se baisse pour laver les pieds de Ses saints ici-bas ! Quelle combinaison ! Il ne perd rien de Sa grandeur, quoiqu'Il s'adapte à notre misère ; Il ne manque de rien de ce qui peut nous servir, bien qu'Il soit glorieux, sans tache et parfait en Lui-même !

L'égoïsme se lasse de l'indiscrétion et de l'importunité, comme nous dit le passage : « Bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, pourtant à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin » (Luc 11). Tel est l'homme ou l'égoïsme. Il en est autrement de Dieu ou de l'amour, car le Dieu du chapitre 7 d'Ésaïe (v. 10-16) est le contraire de l'homme du chapitre 11 de Luc.

C'est l'incrédulité qui ne voulait pas s'adresser à Lui, qui refusait de demander une bénédiction et de l'obtenir avec un sceau et un témoignage, qui fatiguait Dieu : ce n'était pas l'importunité, mais plutôt son absence. Et cette gloire et cette excellence divines que nous trouvons chez l'Éternel de la maison de David en Ésaïe 7 réapparaissent chez le Seigneur Jésus Christ des évangélistes, et dans la différence de Ses voies envers la foi faible et la foi forte. Toutes ces choses, que nous pouvons découvrir, parlent de Ses perfections, mais quelle petite partie de toute cette gloire nous découvrons !

Nous savons de combien de manières nos frères nous troublent et nous éprouvent, comme nous aussi, sans doute, nous le faisons à leur égard. Nous voyons ou nous croyons voir en eux quelque mauvaise qualité, et il nous paraît difficile de continuer à maintenir des rapports avec eux. Cependant la faute peut en être à nous en grande partie, en ce que nous considérons comme une chose à blâmer ce qui n'est qu'un manque de conformité à nos goûts ou à notre jugement.

Mais le Seigneur ne pouvait pas se tromper ainsi ; et de plus Il n'était jamais « surmonté par le mal » [Rom. 12, 21], Il surmontait toujours le mal par le bien — le mal qui était dans l'homme par le bien qui était en Lui-même. La vanité, un mauvais caractère, l'indifférence envers les autres, la préoccupation de soi-même, l'ignorance après toute la peine qu'Il se donnait pour instruire, telles étaient les choses dont Il avait constamment à souffrir dans ceux qui L'entouraient. Sa vie au milieu des hommes était, dans son genre et dans sa mesure, un jour d'« irritation », comme l'avaient été les quarante années dans le désert. Israël tentait de nouveau le Seigneur, mais faisait aussi de nouveau l'expérience de ce qu'Il était. Il est doux de le dire : ils *tentèrent* le Seigneur, mais en Le tentant, ils *mirent en évidence* ce qu'Il était. Il souffrait, mais Il usa de patience ; Il ne les abandonna jamais. Il les avertissait, les enseignait, les reprenait, les condamnait, mais jamais Il ne les abandonna ; au contraire, à la fin de leur course en commun Il est plus près d'eux que jamais.

Combien tout cela est parfait et excellent, et encourageant pour nous ! Ce que le Seigneur fait pour atteindre la conscience ne refroidit jamais Son cœur ; nous ne perdons rien quand Il nous reprend. Et Celui qui ne nous retire pas Son amour quand Il agit sur notre conscience est prompt à restaurer nos âmes, pour que la conscience, si je peux m'exprimer ainsi, soit bientôt en état de quitter Son école, et que le cœur retrouve auprès de Lui sa première liberté, comme le dit ce cantique bien connu de plusieurs d'entre nous :

*Mais si quelquefois un nuage  
Vient me dérober ta beauté,  
Ami divin, après l'orage,  
Comme avant, brille ta clarté !*

Je voudrais faire remarquer en outre que, dans les caractères que le Seigneur Jésus est appelé à revêtir pour une fois seulement ou pour un moment, pendant le cours de Son ministère, nous voyons partout la même perfection et la même gloire morale que dans le sentier qu'Il suit chaque jour. Il en est ainsi, par exemple, quand Il apparaît comme juge au chapitre 23 de Matthieu, ou comme avocat ou intercesseur au chapitre 22 du même évangile. Mais je ne fais que toucher ce sujet si riche. Chacun des pas de Jésus, chacune de Ses paroles ou de Ses actions, porte un rayon de cette gloire ; et le regard de Dieu trouve dans la vie de Jésus plus de sujets de satisfaction que ne Lui en aurait présenté une éternité d'innocence adamique. Jésus marchait au milieu des ruines morales de l'humanité ; et c'est de cette région de misère qu'Il a fait monter vers le trône de Dieu un plus riche sacrifice de bonne odeur que celui qu'Éden et l'Adam d'Éden, s'ils étaient demeurés purs, auraient jamais offert ou pu offrir.

*Le temps n'apportait aucun changement dans le Seigneur.* Les mêmes manifestations de Sa grâce et de Son caractère, avant et après Sa résurrection, constatent cette vérité si importante pour nous. Nous savons ce que Christ est dans ce moment, et ce qu'Il sera éternellement, d'après ce qu'Il a déjà été, dans Son caractère, comme dans Sa nature, dans Ses relations avec nous aussi bien qu'en Lui-même : « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » (Héb. 13), et la mention seule de ce fait est douce pour nous. Parfois les changements peuvent nous affliger ; d'autres fois nous les désirons : tous, de diverses manières, nous montrons ce qu'est cette nature inconstante et variable qui constitue la vie humaine. Non seulement les circonstances, mais les relations, les amitiés, les affections, les caractères, subissent continuellement des changements qui nous surprennent et nous attristent. Nous sommes entraînés d'une étape de la vie à l'autre, mais il est rare que des affections non refroidies et des principes purs nous accompagnent, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou de nos compagnons de route. Tandis que Jésus a été, après Sa résurrection, le même Jésus qu'Il était avant, bien que les événements récents aient placé Ses disciples à une plus grande distance de Lui qu'il n'en exista et n'en pouvait exister jamais entre des compagnons. *Les disciples* avaient trahi leurs cœurs infidèles en abandonnant leur Maître, en fuyant loin de Lui à l'heure de Sa faiblesse et de Son angoisse, pendant que *Lui*, pour eux, avait passé par la mort, et une mort que jamais aucun autre n'aurait pu subir sans être anéanti. Les disciples n'étaient toujours que de pauvres, faibles Galiléens ; Jésus était glorifié, et revêtu de toute-puissance dans le ciel et sur la terre.

Rien de tout cela, cependant, n'amenait de changement dans le Seigneur : « ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature » [Rom. 8, 39] ne pouvait Le changer. L'amour défie tout ; et Jésus revient auprès des siens comme le même Jésus qu'ils avaient toujours connu. Il coopère à leurs travaux après Sa résurrection et même après Son ascension, comme Il l'avait fait durant les jours de Son ministère et de Son séjour parmi eux : le dernier verset de Marc nous l'apprend.

Au jour du chapitre 14 de Matthieu, les disciples, dans la nacelle sur la mer, croyaient voir un esprit, et ils crièrent de peur ; mais le Seigneur leur fit comprendre que c'était Lui-même qui était là auprès d'eux, en grâce quoiqu'en puissance divine et souveraine sur la nature. Pareillement au chapitre 24 de Luc, c'est-à-dire après la résurrection, Jésus prend le rayon de miel et le poisson, et mange devant eux, afin qu'avec la même certitude et tranquillité de cœur, ils connaissent que c'était Lui. Il voulut qu'ils Le touchent et Le voient, leur disant qu'un esprit n'avait ni chair ni os, comme ils pouvaient s'assurer qu'Il avait.

Au chapitre 3 de Jean, Il amène à la lumière et dans le chemin de la vérité un docteur lent de cœur à croire, qu'Il supporte avec toute la patience de la grâce. Il agit de la même manière après Sa résurrection, envers les deux disciples « sans intelligence et lents de cœur à croire », qui s'en retournaient chez eux à Emmaüs (Luc 24).

Au chapitre 4 de Marc, Il apaise les craintes des siens avant de leur reprocher leur incrédulité ; Il dit aux vents et à la mer : Faites silence, taisez-vous, avant de dire aux disciples : « Comment n'avez-vous pas de foi ? ». Il fait encore de même au chapitre 21 de Jean, quand Il est ressuscité ; Il s'assied et mange avec Pierre, dans une pleine et libre communion, comme s'il n'y avait pas eu de manquement, avant d'interpeller Son disciple et de réveiller sa conscience par ces mots : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? ».

Le Jésus ressuscité qui apparaît à Marie de Magdala, l'évangéliste prend soin de nous le dire, est le même Jésus que Celui qui l'avait délivrée de sept démons ; et Marie elle-même reconnaît la voix qui l'appelait alors par son nom, comme une voix depuis longtemps familière à son oreille. Quelle identité entre le Christ dans l'humilité et le Christ dans la gloire, entre le Sauveur des pécheurs et le Seigneur du monde à venir ! Comme tout nous dit que, en caractère comme en gloire divine et personnelle, Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté [Éph. 4, 10] ! Jean aussi, près de son Seigneur ressuscité, est reconnu comme étant le disciple qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de son Maître.

« Je suis Jésus » — telle est la réponse du Seigneur, du sein de la gloire où Il est monté, la place la plus élevée dans le ciel, à la droite du trône de la majesté, quand Saul de Tarse demande : « Qui es-tu, Seigneur ? » (Act. 9, 5).

Et tout cela est pour nous d'une application toute personnelle et individuelle ; nous y sommes personnellement intéressés. Pierre pour lui-même connaît son Maître, le même pour lui avant et après Sa résurrection. Jésus, au chapitre 16 de Matthieu, le reprend ; mais peu de jours après, Il l'emmène avec Lui sur la sainte montagne, en toute liberté de cœur, comme si rien ne s'était passé. Plus tard, le même Pierre est repris de nouveau (Jean 21) : selon son habitude, il s'était préoccupé de ce qui était au-delà de sa mesure. « Seigneur, et celui-ci — que lui arrivera-t-il ? » avait-il dit en se tournant du côté de Jean ; et son Maître doit de nouveau le reprendre : « Que t'importe ? ». Cependant, malgré cette réprimande vive et péremptoire, nous retrouvons le moment d'après Pierre avec Jean, suivant le Seigneur qui va monter au ciel. C'était un Pierre *censuré* qui autrefois était allé avec Jésus à la sainte montagne ; et c'est un Pierre *censuré*, le même Pierre, qui accompagne le Seigneur s'en allant au ciel, montant ainsi une seconde fois sur la montagne de gloire, la montagne de la transfiguration<sup>[4]</sup>.

De quelle puissante consolation ces choses ne sont-elles pas remplies ! Nous avons devant nous Jésus, notre Seigneur, « le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » [Héb. 13, 8] ; le même pendant les jours de Son ministère et après Sa résurrection ; le même dans les cieux où Il est monté, le même pour toujours ! Et comme Il maintient le même caractère et se manifeste par la même grâce, après comme avant Sa résurrection, ainsi aussi Il accomplit toutes les promesses qu'Il avait faites à Ses disciples.

Que ce soit la voix de Jésus ou la voix de Ses anges qui nous dise : « Ne crains point », cette parole nous est adressée maintenant comme alors, après la résurrection de Jésus comme avant la croix. Avant de mourir, Jésus avait parlé à Ses disciples de leur donner Sa paix [Jean 14, 27] ; et après Sa mort, nous voyons qu'Il la leur donne en effet de la manière la plus formelle. Il prononce la paix sur eux dans le jour de Jean 20 ; et l'ayant fait, Il leur montra Ses mains et Son côté, où ils pouvaient lire, en langage symbolique, quels étaient leurs droits à une paix accomplie et acquise pour eux par Lui-même. C'était Sa paix, Sa paix à Lui absolument, car Il l'avait faite Lui-même, et elle leur appartenait maintenant par un droit impérissable et imprescriptible.

Dans d'autres jours, le Seigneur leur avait dit : « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14, 19) ; et maintenant, aux jours de Sa résurrection, aux jours de l'homme ressuscité, en possession d'une vie victorieuse, Il leur communique cette vie dans une mesure pleine et parfaite, soufflant en eux et leur disant : « Recevez l'Esprit Saint » (Jean 20, 22).

Le monde ne devait plus Le voir, comme Il le leur avait dit ; mais les siens Le verraient. Et il en a été ainsi : Il a été vu par Ses disciples pendant quarante jours, et Il leur parla des choses qui regardent le royaume de Dieu (Act. 1) ; mais tout se passa en secret : le monde ne L'a pas vu depuis l'heure du Calvaire, et ne Le verra pas jusqu'à ce qu'Il vienne pour le jugement.

Comme un témoin plus humble encore de Son entière fidélité à toutes Ses promesses, le Sauveur vint rencontrer les siens en Galilée, comme Il le leur avait promis ; et dans une expression plus complète de la même fidélité, Il amène les disciples au Père dans le ciel, leur envoyant ce message : « Je monte vers *mon* Père et *votre* Père, et vers *mon* Dieu et *votre* Dieu » (Jean 20, 17). Ainsi, que ce soit dans notre Galilée terrestre ou dans Sa propre demeure dans le ciel qu'Il leur ait promis Sa présence, Il accomplit les deux promesses ; et nous ne pouvons que tirer un grand profit à méditer sur l'humilité, la fidélité, la plénitude, la simplicité, la grandeur, l'élévation de tout ce qui forme et distingue le chemin du Seigneur devant nous.

Le Seigneur, pendant qu'Il exerçait Son ministère au milieu de Ses disciples, eut à s'occuper de Pierre plus que d'aucun des autres, et il en est de même après Sa résurrection d'entre les morts. Pierre est celui qui occupe toute la place dans le dernier chapitre de l'évangile de Jean ; le Seigneur y poursuit à son égard l'œuvre de grâce qu'Il avait commencée avant de le quitter, et Il la reprend au point même où Il l'avait laissée. Pierre avait montré une grande confiance en lui-même : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi », avait-il dit ; et « quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point » (Matt. 26, 33-35). Le Seigneur lui avait dit combien de pareilles vanteries étaient vaines ; mais Il lui avait dit aussi qu'Il avait prié pour lui pour que sa foi ne défaille pas [Luc 22, 32] ; et lorsqu'il fut démontré que les vanteries avaient été effectivement vaines, et que Pierre eut renié son Seigneur, même avec blasphème, son Seigneur le regarda, et ce regard exerça son action bienfaisante. La prière et le regard produisirent leur fruit : la prière avait préservé la foi de Pierre, mais le regard avait brisé son cœur. Pierre ne s'en alla pas, mais Pierre pleura, et il « pleura amèrement » (Luc 22, 62).

Au commencement du chapitre 21 de Jean, nous retrouvons Pierre dans la condition morale où l'avaient placé la prière et le regard de Jésus. La foi de Pierre n'avait pas failli ; il peut en donner une preuve bien douce, car aussitôt qu'il apprend que c'est son Seigneur qui est sur le rivage, il se jette à l'eau pour aller à Lui ; non pas toutefois comme un homme pénitent, comme s'il n'avait pas déjà pleuré, mais comme un homme qui pouvait se présenter devant Jésus avec une pleine assurance de cœur. C'est dans ce caractère que son Seigneur l'accueille, et ils mangent ensemble sur le bord de la mer. La prière et le regard avaient déjà fait leur œuvre dans le cœur de Pierre, et n'ont pas à être répétés. Le Seigneur poursuit simplement l'œuvre ainsi commencée, afin de l'amener à sa perfection. En conséquence, la *prière* et le *regard* sont suivis par la *parole*. Après la

conviction de péché et les larmes, vient la restauration : Pierre est mis dans une position où il peut fortifier ses frères, comme son Seigneur le lui avait annoncé, et aussi glorifier Dieu par sa mort, privilège qu'il avait perdu par son incrédulité et son reniement.

Telle fut la parole qui restaura Pierre, après que la prière eut soutenu sa foi et que le regard eut brisé son cœur. Au jour de Jean 13, le Seigneur avait appris à ce même Pierre bien-aimé qu'un homme qui a tout le corps lavé n'a pas besoin de se laver de nouveau, sauf les pieds ; et c'est précisément de cette manière que Jésus agit envers Pierre. Il ne le fait pas passer une seconde fois par l'expérience du chapitre 5 de Luc, alors que la pêche miraculeuse l'avait accablé et qu'il s'était reconnu pécheur ; mais le Seigneur lave les pieds souillés de Pierre ; Il le restaure et le place à nouveau dans sa vraie position (voyez Jean 21, 15-17).

Maître parfait ! Le même pour nous hier, et aujourd'hui et éternellement ; le même dans Son amour parfait et plein de grâce, continuant l'œuvre qu'Il avait commencée, reprenant auprès des siens, comme Seigneur ressuscité, le service qu'Il avait laissé inachevé quand Il fut séparé d'eux, et reprenant ce service au point même où Il l'avait interrompu, rattachant ainsi le service passé au service présent, dans une grâce et une sagesse parfaites.

Un peu plus loin encore, nous voyons comment le Seigneur accomplit Ses promesses. Je veux parler de ce qu'Il nomme « la promesse du Père » et « la puissance d'en haut » [Luc 24, 49]. Cette promesse leur fut donnée après Sa résurrection, dans le jour de Luc 24, et elle fut accomplie pour eux dans le jour d'Actes 2, après que Jésus fut monté au ciel et qu'Il eut été reçu dans la gloire.

Ceci n'est que la continuation de l'histoire et du témoignage de la fidélité de Jésus. Tout ce que nous apprenons de Lui — Sa vie avant qu'Il souffre, Ses rapports avec Ses disciples après qu'Il est ressuscité, et maintenant ce qu'Il a fait depuis qu'Il est monté au ciel — sont autant de preuves qu'il n'y a en Lui aucune variation, ni aucune ombre de changement [Jacq. 1, 17].

Je ne voudrais pas passer sous silence une autre preuve de ce fait, que nous trouvons dans ce même chapitre 24 de l'évangile de Luc. Le Seigneur ressuscité ramène Ses disciples au point même où Il les avait laissés lors de Ses instructions précédentes, et Il leur dit : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies ». Il leur rappelle ainsi qu'Il leur avait dit déjà auparavant que l'Écriture était le grand témoignage de la pensée de Dieu, et que tout ce qui *était écrit là* devait sûrement être *accompli ici*. Et que fait le Seigneur alors ? Il poursuit simplement et naturellement l'enseignement qu'Il leur avait donné : « Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures » ; Sa *puissance* s'unit à Ses précédentes *instructions* et Il accomplit dans les siens ce qu'Il leur avait déjà communiqué<sup>[5]</sup>.

La nature même et l'esprit de Ses rapports avec Ses disciples, pendant ces quarante jours, sont en un sens les mêmes qu'auparavant : Il les connaît *par nom* comme avant ; Il se manifeste à eux *par les mêmes manières d'agir*. Après Sa résurrection comme avant, Il est encore l'hôte à table, bien qu'Il ne se trouve là que comme invité (Jean 2 ; Luc 24) ; et dans le sentiment profond et l'intelligence du moment, les disciples tiennent cette présence pour la même qu'elle avait été autrefois. En revenant vers Jésus à la fontaine de Sichar, ils craignent d'être importuns, et se tiennent dans le silence [Jean 4, 27]. Pareillement, en L'abordant après la prise de poissons en Jean 21, ils se taisent de nouveau, jugeant encore une fois, d'après le caractère du moment, qu'ils doivent user de peu de paroles, bien que leurs cœurs soient remplis d'étonnement et de joie.

Qu'ils sont tendres et cependant puissants, les liens qui unissent ainsi Celui que nous avons déjà appris à connaître dans les détails ordinaires de la vie humaine, à Celui que nous connaissons pour toute l'éternité !

Jésus est descendu d'abord dans nos circonstances, pour nous introduire ensuite dans les siennes. Mais c'est dans les nôtres que nous avons appris Christ, et que nous L'avons *appris pour toujours*. Cette vérité est d'un très grand prix ; Pierre en est pour nous le témoin. J'ai déjà considéré cette scène à un autre point de vue ; mais je désire m'y arrêter une seconde fois pour un instant.

Ce fut à l'occasion de la pêche miraculeuse en Luc 5, ou avant la résurrection, que Pierre fut convaincu de péché : Pierre le *pêcheur de poissons* devint à ses propres yeux Pierre le *pêcheur*. « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » [Luc 5, 8]. Le miracle de la pêche, qui prouvait que l'inconnu qui avait demandé à emprunter la barque était le Seigneur de la mer et de tout ce qui est en elle, avait placé Pierre en esprit dans la présence de Dieu, et là il apprend à se connaître lui-même ; car ce n'est que là, en effet, que nous pouvons apprendre cette leçon. Mais le Seigneur, à cet instant, comme du haut de la gloire, parle à Pierre pour le rassurer ; Il lui dit : « Ne crains pas », et Pierre est sans crainte. La gloire ou la présence de Dieu, après avoir été un moyen de conviction, devient pour lui une demeure ; et Pierre est devant le Seigneur avec un cœur parfaitement tranquille. Aussi, lors de la seconde prise de poissons en Jean 21, après la résurrection, Pierre jouit de la même assurance, et il n'a qu'à mettre en pratique la leçon qu'il avait déjà apprise : et c'est ce qu'il fait. Il fait l'expérience que la présence du Seigneur de gloire est une demeure pour lui. Il éprouve en lui-même, et en rend témoignage pour nous, que *ce qu'il a appris concernant Jésus, il l'a appris pour toujours*. Il n'avait pas reconnu l'étranger qui se tenait sur le rivage ; mais aussitôt que Jean lui eut dit que c'était le Seigneur, l'étranger n'est plus un inconnu pour Pierre, et il se hâte de s'approcher de Lui le plus tôt et le plus près qu'il le peut.

Que ces choses sont douces pour le cœur ! S'il y a de la joie à savoir que Jésus est toujours le même, ici-bas ou là-haut, dans notre monde à nous ou dans le sien, au milieu de nos circonstances de ruine ou dans Ses propres circonstances glorieuses, quelle joie nouvelle de voir l'un de nous comme l'était Pierre, faisant l'expérience dans son esprit du bonheur qui découle d'un pareil fait !

Jésus est le même, en vérité, fidèle et véritable ! Tout ce qu'Il avait promis à Ses disciples avant de souffrir, Il l'accomplit après Sa résurrection. Tout ce qu'Il avait été au milieu d'eux, Il l'est encore maintenant.

Le Seigneur *donnait* sans cesse, mais Il approuvait rarement : Il *communiquait* abondamment, là où Il ne rencontrait que peu de communion ; ainsi se révèle et se magnifie Sa bonté. Il n'y avait rien dans l'homme qui ait de l'attrait pour Jésus, et cependant Il donnait toujours. Il était comme le Père qui est dans les cieux, duquel Il parlait Lui-même, faisant lever Son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoyant Sa pluie sur les justes et les injustes (Matt. 5, 45). Nous apprenons ainsi ce que Jésus est, à Sa gloire, et ce que nous sommes, à notre confusion.

Mais Jésus n'était pas seulement comme le Père dans les cieux, le reflet de Dieu dans ce qu'Il faisait ; Il était aussi dans le monde comme le « Dieu inconnu » [Act. 17, 23] dont parle Paul. Les ténèbres ne L'ont pas compris [Jean 1, 5] ; le monde ne L'a pas connu, ni par sa religion, ni par sa sagesse. Les abondantes richesses de Sa grâce, la pureté de Son royaume, le fondement et les droits sur lesquels seuls la gloire qu'Il cherchait dans un monde comme celui-ci pouvait être établie, tout cela était étranger aux pensées des fils des hommes. On s'en aperçoit aux profondes erreurs morales dans lesquelles ils tombent sans cesse. Lorsque, par exemple, les foules saluaient avec enthousiasme le Roi et le royaume dans Sa personne, en Luc 19, les pharisiens disent : « Maître, reprends tes disciples ». Ils ne pouvaient supporter la pensée que le trône appartenait à un homme tel que Lui : c'était, pensaient-ils, de la présomption en Lui, Jésus de Nazareth, de permettre que des joies royales L'entourent ; ils ne connaissaient pas, ils n'avaient pas appris à connaître le secret de la véritable gloire dans notre monde menteur et déchu ; ils ne connaissaient pas davantage le mystère du « rejeton... sortant



d'une terre aride » ; ils n'avaient pas discerné en esprit « le bras » du Seigneur (És. 53). C'était là où l'Esprit du Seigneur Lui-même conduisait le cœur, qu'on faisait des découvertes à Son sujet, découvertes bien précieuses et aussi bien diverses dans leur mesure.

En Marc 1, de nombreux appels sont faits au ministère de grâce et de puissance du Seigneur. Des malades souffrant de toutes sortes de maladies viennent à Lui ; des foules L'écoutent et reconnaissent l'autorité avec laquelle Il parle ; un lépreux apporte sa lèpre devant Lui, Le reconnaissant ainsi comme le Dieu d'Israël. À différents degrés, il y avait alors une certaine connaissance de Jésus, soit de qui Il était, soit de ce qu'Il possédait ; mais au chapitre 2 du même évangile, nous trouvons une connaissance de Lui qui s'exprime d'une manière plus vive et plus excellente : nous trouvons des exemples de la foi qui savait *comprendre* le Sauveur : et c'est la chose la plus profonde.

Les hommes de Capernaüm qui Lui apportent leur ami paralytique comprennent le Seigneur, et en même temps se servent de Lui ; ils comprennent ce qu'Il est en Lui-même, dans Son caractère, dans Ses habitudes et dans les sentiments de Son âme. La manière même dont ils s'y prennent pour arriver à Lui nous le dit : ils ne s'approchent pas avec réserve, comme s'ils doutaient ou s'ils étaient intimidés ; ils font plutôt comme Jacob, lorsqu'il dit : « Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni » (Gen. 32, 26). Et cela est une chose plus agréable à Jésus et plus en rapport avec la manière dont *l'amour* aime que nous agissons. Ils ne demandent pas de permission, ils n'usent pas de cérémonie ; mais ils découvrent le toit de la maison pour arriver jusqu'à Lui. Ils *connaissaient* donc le Seigneur en même temps qu'ils se *servaient* de Lui ; ils savaient qu'Il trouvait Sa joie à ce que, dans le besoin, les affligés se confient en Sa grâce et fassent usage de Sa puissance sans réserve. C'est ainsi que Lévi agit, peu après, dans le même chapitre : il fait une fête et place des publicains et des pécheurs dans la compagnie de Jésus, montrant ainsi qu'il *connaissait* Jésus. Il savait quel était Celui qu'il *recevait chez lui*, comme Paul savait qui il *avait cru* (2 Tim. 1, 12).

Cette connaissance du Seigneur est d'un grand prix ! Elle est divine ! La chair et le sang ne la donnent pas ; Ses proches ne la possédaient pas. Ils disaient de Lui, alors qu'Il se dépensait dans le service : « Il est hors de sens » (Marc 3, 21). Mais la foi fait à Son sujet de grandes découvertes, et elle agit en conséquence ; elle peut paraître nous faire dépasser quelquefois de justes limites, et nous conduire au-delà de ce qui est convenable et mesuré ; mais au jugement de Dieu, elle ne fait jamais ainsi. Les foules disent à Bartimée de se taire ; mais il refuse, car il connaît Jésus comme Lévi Le connaît (Marc 10).

La plénitude de l'œuvre de Christ dépasse nos pensées, et cependant c'est en cela qu'est Sa gloire. Le Sauveur vient à nous dans tous nos besoins, mais en même temps Il introduit Dieu. Jésus guérissait les malades, mais Il prêchait aussi le royaume. Ceci toutefois ne convenait pas à l'homme, quelque étrange que cela paraisse ; car l'homme sait d'ordinaire fort bien apprécier son propre avantage. Il connaît la joie d'une nature rétablie. Mais telle est l'inimitié du cœur charnel contre Dieu, que, lorsque la bénédiction arrive accompagnée de la présence de Dieu, elle n'est pas reçue avec joie ; et de la part de Christ, elle ne pouvait pas venir autrement : le but de Christ est de glorifier Dieu aussi bien que de sauver le pécheur. Dieu a été déshonoré dans ce monde, comme l'homme y a été ruiné, ruiné par sa propre faute ; et le Seigneur, le réparateur des brèches [És. 58, 12], fait une œuvre parfaite : Il revendique et maintient le nom et la vérité de Dieu, annonçant Son royaume et Ses droits et manifestant Sa gloire, aussi bien qu'Il sauve et vivifie le pécheur perdu et mort.

Nous l'avons déjà dit, ceci ne convient pas à l'homme : il veut bien que l'on s'occupe de lui, mais quant à la gloire de Dieu, en advienne que pourra ! Tel est l'homme ! Mais lorsque, par la foi, le cœur d'un pauvre pécheur a été changé et qu'il peut vraiment se réjouir dans la gloire de Dieu, c'est un beau spectacle. La

Syrophénicienne nous en offre un exemple : la gloire du ministère de Christ parlait vivement et puissamment à son âme. Apparemment, malgré l'affliction de cette femme, le Seigneur Jésus fait valoir les principes de Dieu et, comme étrangère, Il la laisse de côté. « Je ne suis envoyé », lui dit-Il, « qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël... Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » (Matt. 15, 24, 26). La femme se soumet à cette déclaration : elle reconnaît le Seigneur comme l'administrateur de la vérité de Dieu, et ne supposerait pas, même pour un seul instant, qu'Il veuille renoncer en sa faveur et pour ses besoins, au dépôt qui Lui était confié (la vérité et les principes de Dieu). Elle veut que Dieu soit glorifié selon Ses propres conseils, et que Jésus continue à être le témoin fidèle de ces conseils, et le serviteur du bon plaisir de Dieu ; peu importe ce qu'il en adviendra pour elle. « Oui, Seigneur », dit-elle, et elle maintient ainsi tout ce que le Seigneur lui avait dit ; mais elle ajoute, en parfait accord avec les paroles de Jésus : « Car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ».

Tout cela est très beau ; c'était le fruit de la lumière de Dieu dans son âme. La mère de Jésus, en Luc 2, est bien en dessous de cette femme d'entre les Gentils, en Marc 7 : Marie ne savait pas que Jésus devait être aux affaires de Son Père, tandis que cette étrangère avait compris que c'était de ces affaires mêmes qu'Il avait toujours à s'occuper. Elle voulait que les voies de Dieu, par la main fidèle de Christ, soient magnifiées, bien qu'elle-même soit ainsi mise de côté, même dans son affliction.

C'était là connaître Christ ; c'était L'accepter dans *la plénitude* de Son œuvre, comme Celui qui se tenait pour Dieu dans un monde révolté contre Lui, aussi bien que pour le pauvre et indigne pécheur qui s'était ruiné lui-même.

Il n'est pas bon d'être toujours compris ; notre conduite et nos habitudes devraient être celles d'étrangers, de citoyens d'un pays étranger, dont le langage, les lois et les coutumes ne sont connus ici que bien imparfaitement. La chair et le sang ne peuvent les apprécier et c'est pourquoi les saints de Dieu ne sont pas dans une bonne condition lorsque le monde les comprend.

Les proches même de Jésus ne Le connaissaient pas. Sa mère Le connaissait-elle, quand elle L'engagea à manifester Sa puissance en fournissant du vin pour la fête (Jean 2) ? Ses frères Le connaissaient-ils, quand ils Lui disent : « Si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même » (Jean 7, 4) ? Quelle pensée !

Essayer de pousser le Seigneur Jésus à faire de Lui-même ce que nous appelons « un homme du monde » ! Était-il possible qu'il y ait eu une *connaissance réelle* de Jésus chez ceux qui avaient une semblable pensée ? Ils en étaient éloignés ! Aussi l'évangéliste se hâte-t-il d'ajouter : « Car ses frères ne croyaient pas en lui non plus » (Jean 7, 5). Ils comprenaient *la puissance* du Seigneur, mais non pas *Ses principes* ; car, à la manière des hommes, ils rattachaient la possession de la puissance ou de talents au service des intérêts de l'homme dans le monde.

Je n'ai pas besoin de dire que Jésus était l'opposé de ceci ; et Ses proches selon la chair, pleins de l'esprit du monde, ne pouvaient pas Le comprendre. Les principes qui Le faisaient agir étaient étrangers à un monde comme celui où nous vivons ; ce même monde les méprisait, comme la fille de Saül méprisa David dansant devant l'arche [2 Sam. 6, 16].

Mais quelle puissance d'attraction n'y avait-il pas en Jésus pour les yeux et le cœur que l'Esprit avait ouverts ! Les apôtres en sont les témoins : ils ne savaient que peu de chose de leur maître *doctrinalement*, et ils ne gagnèrent rien à demeurer avec Lui, je veux dire rien dans ce monde. Leur condition ici-bas ne fut en rien améliorée par leur marche avec Jésus, et on ne peut pas dire qu'ils se sont prévalus eux-mêmes de Sa puissance miraculeuse : ils la mirent en doute plutôt qu'ils n'en usèrent ; et cependant ils étaient attachés à Lui. Ils ne se joignirent pas à Jésus parce qu'ils voyaient en Lui le vase inépuisable qui renfermait tout ce qui

pouvait satisfaire à tous leurs besoins : nous pouvons affirmer, je crois, qu'ils n'ont jamais fait usage de Son pouvoir pour leur propre profit. Cependant, ils étaient là avec Lui — troublés quand Il parle de les quitter, et pleurant quand ils pensent L'avoir réellement perdu !

Nous le répétons encore : quelle puissance d'attraction ne devait-il pas y avoir en Jésus pour ceux dont les yeux et le cœur avaient été ouverts par l'Esprit, ou qui avaient été tirés par le Père ! Avec quelle autorité aussi un seul regard de Jésus, une seule de Ses paroles entraînait parfois dans le cœur ! Nous trouvons cela en Matthieu. Ce seul mot de Sa part : « Suis-moi ! » [Matt. 9, 9] suffit. Et cette autorité, cette attraction étaient senties par des hommes du caractère le plus opposé ! Thomas, si lent à croire, si raisonneur, et Pierre, si ardent, si irréfléchi, sont maintenus tous les deux auprès et autour de ce centre merveilleux ; et même Thomas, dans cette présence du Seigneur, respirera l'esprit dévoué de Pierre et dira, sous l'influence de cette attraction puissante : « Allons-y, nous aussi, afin que nous mourions avec lui » (Jean 11, 16).

Que sera-ce donc quand bientôt nous verrons et nous éprouverons tout cela dans sa perfection ? Lorsque toute la famille humaine de tout pays, de toute couleur, de tout caractère, sera rassemblée ; que toute nation, et tribus, et peuples, et langues seront avec le Seigneur, et autour de Lui, dans un monde digne de Lui ! Il vaut la peine d'arrêter notre pensée sur ces exemples du prix qu'avait Jésus pour des cœurs semblables aux nôtres ; accueillons-les comme des gages de ce qui, en espérance, nous appartient aussi bien qu'à eux.

La lumière de Dieu luit quelquefois devant nous, pour que, selon la puissance qui nous est donnée, nous puissions la discerner, en jouir, nous en servir et la suivre. Ce n'est pas seulement qu'elle nous sonde ou qu'elle exige de nous ; mais comme je l'ai dit, elle luit devant nous pour que nous la reflétions, si la grâce nous en est accordée. Nous la voyons faire son œuvre de cette manière dans l'église primitive à Jérusalem. La lumière de Dieu *n'exigeait rien* là ; elle brillait avec clarté et puissance, et c'est tout. Pierre parla le langage de cette lumière quand il dit à Ananias : « Si [ta terre] fût restée non vendue, ne te demeurerait-elle pas ? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir ? » (Act. 5, 4). La lumière n'avait rien exigé d'Ananias ; elle brillait simplement à ses côtés ou devant lui, dans sa beauté, afin qu'il y marche selon sa mesure. C'est ainsi en grande partie que brille la gloire morale du Seigneur Jésus, et notre premier devoir, à l'égard de cette lumière, est d'apprendre par elle ce que *Christ est*. Nous n'avons pas à commencer à nous mesurer nous-mêmes anxieusement et péniblement à sa clarté : mais, avec calme, bonheur et actions de grâces, à apprendre Christ dans toute la perfection morale de Son humanité. Cette gloire nous a quittés ! Son image vivante n'existe plus sur la terre ! Les évangiles nous disent ce qu'elle *a été*, mais elle ne *brille* plus nulle part ici-bas !

Celui dont la gloire a été manifestée sur la terre s'en est allé auprès du Père ; mais s'Il n'est plus ici-bas, mes bien-aimés, Il est cependant toujours ce qu'Il était. Nous sommes appelés à Le connaître, pour ainsi dire, de mémoire ; et la mémoire ne crée pas de fictions ; elle ne peut que tourner des pages vivantes et vraies, et c'est ainsi que nous connaissons Christ pour l'éternité.

Les disciples connaissaient Christ *personnellement* : c'était Sa personne, Sa présence, c'était Lui-même qui les attirait, et c'est là ce dont il nous faut une plus grande mesure. Nous pouvons être occupés à apprendre des vérités au sujet de Jésus, et faire des progrès dans ce chemin ; mais avec toute notre connaissance et malgré toute l'ignorance des disciples, ils peuvent nous laisser bien loin derrière eux quant à la puissance d'un vrai et entier attachement à la personne du Seigneur. Assurément, chers amis, il faudrait que les affections de nos cœurs pour Jésus dépassent la mesure de connaissance que nous avons pu acquérir de Lui ; il deviendrait alors évident que nous L'avons véritablement compris Lui-même ; et il y a encore des âmes simples chez qui cet attachement pour la personne de Christ Lui-même se manifeste ; mais en général il n'en est pas ainsi. De

nos jours, la lumière que nous avons et notre connaissance de la vérité dépassent la mesure de ce que notre cœur ressent pour le Seigneur ; et pour celui qui a quelque vraie sensibilité, cette découverte est pénible.

« Le privilège de notre foi chrétienne », a dit quelqu'un<sup>[6]</sup>, « le secret de sa puissance, réside en ceci : c'est que tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle offre, est renfermé dans une *personne*. Ce qui fait sa force, alors que tant d'autres choses se sont montrées faibles, c'est qu'elle a un Christ pour centre ; c'est qu'elle n'a pas une circonférence sans un centre ; c'est qu'elle n'a pas un salut seulement, mais un Sauveur ; pas une rédemption seulement, mais aussi un Rédempteur. Voilà ce qui rend la foi chrétienne ce qu'elle doit être pour des hommes pèlerins et voyageurs, ce qui la fait luire comme la lumière du soleil ; tout le reste, si on le compare avec elle, n'est plus que comme la lumière de la lune, qui peut être claire, mais qui est froide et improductive ; tandis qu'ici la lumière et la vie sont une seule et même chose ». Le même écrivain dit encore : « Quelle différence n'y a-t-il pas entre nous soumettre à un code de règlements et nous rejeter sur un cœur aimant, entre accepter un système et nous attacher étroitement à une personne. Notre bonheur — ne le perdons pas de vue — c'est que nos trésors sont renfermés dans une personne qui n'est pas pour une génération un docteur présent et un Seigneur vivant, et après, pour toutes les générations qui suivent, un docteur du passé et un Seigneur mort, mais Il est présent et vivant à jamais ». Ce sont là certainement des paroles heureuses et à propos.

Le *ministère* du Seigneur, aussi bien que Son caractère, nous présente une combinaison remarquable de gloires morales semblables ; et dans Son ministère, nous pouvons Le considérer dans Sa relation avec *Dieu*, avec *Satan* et avec *l'homme*. Dans Sa relation avec Dieu, le Seigneur Jésus, en Lui-même et dans Ses voies, présentait toujours l'homme à Dieu tel que Dieu voulait l'avoir. Christ restituait la nature humaine comme un sacrifice de paix ou de bonne odeur, un encens pur, une gerbe pure des premiers fruits provenant du sol humain. Il rendit à Dieu Son bon plaisir en l'homme, que le péché ou Adam Lui avait ôté. Le repentir de Dieu de ce qu'Il avait fait l'homme (Gen. 6, 6) s'est changé en délices et en gloire dans l'homme. Et cette offrande fut faite à Dieu au milieu de toutes les oppositions, de toutes les circonstances adverses, de toutes les peines, les fatigues, les déceptions et les brisements de cœur ! Merveilleux autel ! Merveilleux sacrifice ! Offrande infiniment plus riche que ne l'aurait été une éternité d'innocence adamique ! Et de même que Jésus représentait ainsi l'homme devant Dieu, de même Il représentait Dieu devant l'homme.

Par suite de l'apostasie d'Adam, Dieu n'avait plus Son image ici-bas ; mais maintenant en Christ, Il avait une image de Lui-même plus complète et plus brillante que jamais Adam n'aurait pu présenter. Christ faisait connaître ce que Dieu était, non pas à une création très bonne, mais à un monde ruiné et sans valeur ; Il représentait Dieu en grâce, disant : « Celui qui m'a vu, a vu le *Père* » (Jean 14, 9). Il a fait connaître Dieu. Tout ce qui est de Dieu, tout ce qui peut se connaître de « la lumière » inaccessible, a passé devant nos yeux en Jésus.

Si nous jetons un nouveau regard sur le ministère de Christ au point de vue de ses rapports avec Dieu, nous voyons Christ se souvenant toujours des droits de Dieu, toujours fidèle à la vérité et aux principes de Dieu, tout en s'occupant infatigablement chaque jour de soulager les besoins de l'homme. Quelle qu'ait été la nature de la souffrance humaine qui faisait appel à Lui, jamais Jésus ne sacrifia ou n'abandonna pour elle rien de ce qui appartenait à Dieu. À Sa naissance, les anges dirent : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts », aussi bien que : « Bon plaisir dans les hommes »<sup>[Luc 2, 14]</sup>, et en accord avec cela, pendant toute la durée de Son ministère, Christ consulta la gloire de Dieu avec autant de jalousie qu'Il se dévoua avec ardeur au service de la misère et de la bénédiction du pécheur. L'écho de ces paroles : « Gloire à Dieu » et « Sur la terre, paix » retentissait, si nous pouvons dire ainsi, à chaque occasion. L'histoire déjà mentionnée de la Syrophénicienne

en est un exemple vivant. Jusqu'au moment où elle prit sa place en rapport avec les desseins et les dispensations de Dieu, Jésus ne pouvait rien pour elle ; dès lors Il put tout. Ce sont sûrement là des gloires dans le ministère du Seigneur Jésus, dans les relations de ce ministère avec *Dieu*.

Quant à *Satan*, Jésus le rencontra premièrement, et au moment convenable, comme *tentateur*. Dans le désert, Satan chercha à faire pénétrer en Jésus ces corruptions morales qu'il avait réussi à implanter en Adam et dans la nature humaine. La victoire sur le tentateur était l'introduction juste et nécessaire à tous les travaux et à tous les actes du Seigneur ; c'est pourquoi ce fut l'Esprit qui Le conduisit à cette action, comme nous le lisons au chapitre 4 de Matthieu : « Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable ». Avant que le Fils de l'homme puisse entrer dans la maison de l'homme fort, pour piller ses biens, il fallait qu'Il ait lié l'homme fort (Matt. 12, 29). Avant de pouvoir reprendre les œuvres des ténèbres, Jésus devait montrer qu'Il n'avait pas de communion avec elles (Éph. 5, 11). Il devait tenir tête à l'ennemi et le garder hors de Lui-même, avant de pouvoir entrer dans son royaume pour détruire ses œuvres.

C'est ainsi que Jésus réduisit Satan au *silence* : Il le lia, et Satan dut se retirer comme un tentateur complètement vaincu. Il n'avait rien pu faire pénétrer de lui en Jésus ; il avait trouvé, au contraire, que tout ce qui était là était de Dieu. Christ garda à l'extérieur tout ce qu'Adam, devant une tentation semblable, avait laissé entrer ; et le Seigneur Jésus, ayant ainsi été démontré net, a un parfait titre *moral* pour condamner ce qui est souillé.

« Peau pour peau » [Job 2, 4], a pu dire l'accusateur au sujet d'un autre homme, accusant et attaquant ainsi ou par d'autres paroles semblables, la nature corrompue de l'homme déchu ; mais il n'avait rien à faire comme accusateur de Jésus, devant le trône de Dieu : il était réduit au silence.

C'est ainsi que commencèrent les rapports de Jésus avec Satan. Puis Jésus entre dans sa maison et pille ses biens. Le monde est cette maison ; et là on voit le Seigneur, dans Son ministère, effaçant les traces diverses et profondes de la puissance de l'ennemi. Chaque sourd ou aveugle qui était guéri, chaque lépreux qui était nettoyé, toute œuvre, de n'importe quelle sorte, que Sa main réparatrice entreprenait, correspondait à cela : c'était piller les biens de l'homme fort dans sa propre maison. Après l'avoir lié, Jésus pille ses biens. À la fin, Il lui cède comme à celui qui a « le pouvoir de la mort » (Héb. 2). Le Calvaire était l'heure du « pouvoir des ténèbres » (Luc 22, 53). Toutes les ressources de Satan furent rassemblées là, et toute sa subtilité mise en avant ; mais il fut renversé. Son captif fut son vainqueur. Par la mort, Jésus rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Il a aboli le péché par le sacrifice de lui-même [Héb. 9, 26]. La tête du serpent a été écrasée. Comme un autre l'a dit : « Ce fut la mort, et non pas l'homme qui fut sans force ».

Jésus donc, le Fils de Dieu, a été Celui qui a *brisé* Satan, comme avant Il avait été Celui qui l'avait *lié* et qui l'avait *pillé*. Mais il y a encore une autre gloire morale que l'on voit briller dans le ministère de Christ en relation avec Satan : *Christ ne permet jamais à Satan de Lui rendre témoignage*. Le témoignage peut être vrai et même flatteur, exprimé en bonnes et belles paroles comme celles-ci : « Je te connais, qui tu es : le Saint de Dieu » (Marc 1, 24) ; mais Jésus ne permet pas à Satan de parler, car Son ministère était *pur*, autant que plein de grâce. Il ne voulait pas, dans Son ministère, accepter de secours de ce qu'Il était venu détruire. Jésus ne pouvait pas avoir de communion avec les ténèbres, pas plus dans Son service que dans Sa nature. Il ne pouvait pas agir par un principe d'opportunité ; c'est pourquoi, en réponse au témoignage que Satan veut Lui rendre, Il le censure et le fait taire<sup>[7]</sup>.

Enfin, dans Ses relations avec *l'homme*, les gloires morales du ministère du Seigneur Jésus brillent avec éclat. Jésus *soulageait* et *servait* l'homme sans relâche, et dans toutes les variétés de sa misère, mais tout aussi certainement, Il *manifestait* l'homme à lui-même, lui montrant qu'il avait une nature entièrement éloignée

de Dieu, dans la révolte et l'apostasie. En outre, Il mettait l'homme à l'épreuve, et cette vérité mérite d'autant plus notre attention qu'en général elle est peu remarquée. Dans Son enseignement, le Seigneur éprouvait les hommes, quelle que soit la relation dans laquelle ils se trouvaient placés vis-à-vis de Lui, comme disciples ou comme multitude, comme venant à Lui dans leurs afflictions ou comme se montrant bien disposés, ou bien encore comme ennemis, Lui résistant comme tels. En marchant avec les disciples et en les enseignant, Jésus les faisait sans cesse passer par des exercices de cœur ou de conscience ; et ceci a lieu si fréquemment qu'il n'est pas nécessaire d'en citer des exemples. Christ agissait de la même manière avec les foules qui Le suivaient. « Écoutez et comprenez » [Matt. 15, 10], leur disait-Il, exerçant ainsi leurs esprits pendant qu'Il les enseignait.

À quelques-uns de ceux qui venaient à Lui avec leurs peines, Il disait : « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? » [Matt. 9, 28], ou leur adressait une parole semblable. La femme syrophénicienne est un exemple remarquable de la manière dont le Seigneur Jésus mettait à l'épreuve cette classe de personnes.

En s'adressant à Simon, qui est bien disposé (Luc 7), après lui avoir raconté l'histoire de l'homme qui avait deux débiteurs : « Dis donc », lui demande-t-Il, « lequel des deux l'aimera le plus ? ».

Les pharisiens aussi, Ses infatigables adversaires, Il les exerce constamment ; et il y a dans ce fait une voix qui nous parle avec force ; il y a un témoignage puissant de ce que Christ est. Nous y apprenons qu'Il n'enveloppait pas les pharisiens dans un jugement sommaire, mais qu'Il voulait les amener à la repentance. De même aussi, quant Il exerce Ses disciples, nous voyons que Ses leçons ne peuvent véritablement être apprises que dans la mesure où nous sommes amenés à Lui par quelque activité d'intelligence, de cœur ou de conscience.

Cette manière d'éprouver ceux qu'Il conduisait ou enseignait est certainement encore une des gloires morales qui distinguèrent le ministère de Christ.

Dans Son ministère envers l'homme, Jésus prend souvent le caractère de *censeur*, et il ne pouvait en être autrement au milieu de la famille humaine telle que le péché l'a rendue ; mais Sa manière de censurer est bien digne de notre admiration. En reprenant les pharisiens, dont l'esprit mondain s'était soulevé contre Lui, Il use d'une forme de langage très solennelle : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi » (Matt. 12, 30) ; tandis que, en faisant allusion à ceux qui L'avaient reçu et qui L'aimaient, mais qui avaient besoin d'être fortifiés dans la foi ou d'être éclairés davantage, Il s'exprime différemment ; Il dit : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous » (Luc 9, 50).

Jésus se présente à nous sous le même caractère, au chapitre 20 de Matthieu, lorsqu'il s'agit des dix disciples et des deux frères. Comme le Seigneur sait adoucir Son reproche, en considération du bien qui se trouve en ceux qu'Il était obligé de reprendre ! Il diffère en ceci de Ses disciples indignés, qui n'auraient pas voulu voir épargner leurs deux frères en aucune mesure : Il examine patiemment toute la question, et sépare ce qu'il y a de précieux de ce qu'il y a de vil [Jér. 15, 19].

C'est encore comme censeur que le Seigneur s'adresse à Jean, qui avait défendu à quelqu'un qui ne voulait pas marcher avec les disciples, de chasser les démons au nom de Jésus. Mais, à ce moment, l'esprit de Jean venait de passer sous la discipline : à la lumière des paroles de Jésus, Jean avait découvert l'erreur qu'il avait commise, et il fait allusion à cette erreur, bien que le Seigneur ne l'ait aucunement mentionnée. Mais cela étant, et Jean ayant déjà conscience de sa faute et la confessant ouvertement, le Seigneur lui répond avec la plus grande douceur (voyez Luc 9, 46-50).

Il en est de même quant à Jean-Baptiste : le Seigneur le blâme, tout en lui rendant un beau témoignage. Jean-Baptiste était alors en prison ; quelle signification ce fait devait avoir pour Jésus à cette heure ! Cependant Jean méritait d'être repris pour avoir envoyé à son Seigneur un message qui L'outrageait. La réprimande de Jésus est d'une délicatesse infinie : Il répond à Jean par quelques paroles que lui seul pouvait apprécier : « Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi » (Matt. 11, 6). Même les disciples de Jean, qui avaient été les instruments de ses communications avec le Seigneur, ne pouvaient comprendre la portée de ces paroles. Jésus voulait manifester Jean à lui-même, mais non pas à ses disciples ni au monde.

Le reproche que Jésus adresse aux deux disciples d'Emmaüs et celui qu'Il fait à Thomas après la résurrection, ont chacun leur propre excellence. Pierre est repris au chapitre 16 comme au chapitre 17 de Matthieu ; il y a toutefois une grande différence dans la manière dont le reproche est fait dans chacune des occasions.

Toute cette variété est pleine de beauté morale. Et nous pouvons faire avec assurance la remarque suivante. Que Jésus s'exprime avec autorité ou avec douceur, avec vivacité ou avec ménagement, que la réprimande qui tombe de Ses lèvres soit adoucie au point d'être à peine une réprimande, ou bien qu'elle devienne vive jusqu'à paraître repousser ou désavouer, cependant, si nous pesons la circonstance qui provoque les paroles de Jésus, nous découvrons que toutes ces nuances sont autant de perfections. Toutes les répréhensions du Seigneur sont « un anneau d'or et un joyau d'or fin », qu'ils soient ou non suspendus à des oreilles attentives (Prov. 25, 12) : « Que le juste me frappe, c'est une faveur ; qu'il me reprenne, c'est une huile excellente ; ma tête ne la refusera pas » (Ps. 141, 5). Le Seigneur en fit faire l'expérience à Ses disciples.

## Conclusion

Je viens de retracer quelques-uns des traits de la gloire morale du Seigneur Jésus Christ. Il présentait l'homme à Dieu, l'homme tel qu'il doit être, et Dieu se reposait en Lui.

Cette perfection morale de l'homme Christ Jésus et Son acceptation devant Dieu sont typifiées dans l'offrande de gâteau, ce gâteau de fine fleur de farine, cuit au four, sur la plaque ou dans la poêle, avec son huile et son encens (Lév. 2).

Pendant que le Seigneur Jésus était sur la terre, et qu'Il était manifesté ainsi à Dieu comme homme, le bon plaisir que Dieu trouvait en Lui s'exprimait continuellement. Jésus croissait devant Dieu dans la nature humaine et dans la manifestation de toutes les vertus humaines. Il n'avait besoin pour se recommander, à quelque moment que ce soit, que de Lui-même tel qu'Il était. Dans Sa personne et dans Ses voies, l'homme était moralement glorifié, de sorte que, lorsque Sa course ici-bas fut accomplie, Il put aller « incontinent » à Dieu, comme autrefois la gerbe des premiers fruits était directement et immédiatement tirée du champ telle qu'elle était, n'ayant à subir aucun procédé préparatoire pour être présentée à Dieu et être acceptée par Lui (Lév. 23, 10).

Le titre de Jésus à la gloire était un titre *moral*. Il avait un droit moral à être glorifié ; Son droit se trouvait en Lui-même. En Jean 13, 31 et 32, cette précieuse vérité est mise en évidence à sa vraie place : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié », dit le Seigneur, au moment où Judas venait de quitter la table ; car cette action de Judas était le sûr avant-coureur du fait que le Seigneur allait être pris par les Juifs, et cela était le sûr avant-coureur de Sa mise à mort par les Gentils. La croix était la plénitude et la perfection de la forme complète de la *gloire morale en Lui* ; c'est pourquoi ce fut alors qu'Il prononça ces paroles : « Maintenant le fils de l'homme est glorifié », et ensuite : « Et Dieu est glorifié en lui ».

Dieu était alors glorifié aussi parfaitement que l'était le Fils de l'homme, quoique la gloire soit une autre gloire. Le Fils de l'homme était glorifié alors en rendant *complète* cette forme parfaite de beauté morale qui avait resplendi en Lui pendant toute Sa vie. Aucun rayon de cette gloire ne devait manquer dans ce moment, de même que, depuis le commencement jusqu'à cette heure, rien ne s'y était jamais mêlé qui en ait été indigne ; et l'heure était venue où le Fils de l'homme devait faire briller le dernier rayon qui rendrait complet l'éclat de Sa gloire. Mais Dieu aussi était glorifié, parce que tout ce qui était de Lui était ou maintenu ou manifesté : Ses droits étaient maintenus ; Sa bonté était manifestée ; la bonté et la vérité, la justice et la paix, étaient toutes, et également, maintenues ou satisfaites. L'amour de Dieu, Sa vérité, Sa sainteté, Sa majesté, toute Sa gloire en un mot, étaient manifestés et magnifiés, et ils l'étaient d'une manière et selon une lumière qui surpassaient tout ce qu'on avait pu en connaître ailleurs. La croix, comme quelqu'un l'a dit, est la merveille morale de l'univers.

Mais le Seigneur ajoute encore : « Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera ». Jésus reconnaît ici Son propre droit à Sa gloire personnelle : Il avait déjà rendu complète la forme entière de la gloire *morale* pendant Sa vie et dans Sa mort ; Il avait aussi revendiqué la gloire de Dieu, comme nous l'avons vu : ce n'était donc qu'une chose juste qu'Il entre maintenant dans *Sa propre gloire personnelle* ; et c'est ce qu'Il a fait quand Il a pris Sa place dans le ciel à la droite de la majesté, avec Dieu Lui-même, et tout cela aussitôt ou « incontinent ».

L'œuvre de Dieu comme Créateur avait été vite souillée entre les mains de l'homme. L'homme s'était corrompu, de sorte qu'il est écrit que « l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme » (Gen. 6, 6). Quel changement terrible dans la pensée de Dieu depuis le jour où « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon » (Gen. 1, 31) ! Mais dans le Seigneur Jésus, Dieu a retrouvé Son bon plaisir dans l'homme.

Quelle bénédiction ! Bénédiction rendue plus douce par le repentir qui l'avait précédée. C'était plus que la première joie ; c'était le recouvrement après la perte et la déception, et le recouvrement dans une voie plus excellente que la première. De même que le premier homme, à la suite de son péché, avait été mis *hors* de la création, si je puis dire ainsi, ce second homme (qui était aussi le Seigneur venu du ciel), après avoir glorifié Dieu, a été placé à *la tête* de la création, à la droite de la majesté dans les hauts lieux [Héb. 1, 3]. Jésus est dans le ciel comme un homme glorifié, parce que sur la terre Dieu a été glorifié en Lui, l'homme obéissant dans la vie et dans la mort. Jésus, nous le savons, est dans le ciel sous d'autres caractères encore : Il est là comme un vainqueur, comme Celui qui attend, comme le souverain Sacrificateur dans le tabernacle que Dieu a dressé, comme notre Précurseur et comme Celui qui a fait la purification des péchés. Mais Il est là aussi, glorifié dans les lieux très hauts, parce que, en Lui, Dieu a été glorifié ici-bas sur la terre.

La vie et la gloire appartenaient au Seigneur Jésus par droit personnel et par titre moral. On aime à arrêter sa pensée sur une vérité pareille, et à y revenir sans cesse. Jésus n'a jamais encouru la perte d'Éden. Sans doute, Il a marché durant toute Sa vie en dehors d'Éden, parmi les ronces et les épines, les douleurs et les privations d'un monde ruiné ; mais Il le fit en grâce. Il se plaça dans cette condition, mais Il n'y était pas assujéti. Il ne se trouvait pas, comme Adam et comme nous tous, séparé de l'arbre de vie et du jardin d'Éden par les chérubins et la lame de l'épée. Dans l'histoire du Seigneur, nous voyons que les anges, au lieu de retenir Jésus hors du jardin, loin de l'entrée, viennent à Lui après qu'Il a passé par la tentation, et Le servent [Matt. 4, 11] ; car Il a tenu ferme là où Adam a été séduit et est tombé. Par conséquent, tout en étant un homme, vraiment et réellement un homme, Il était « l'homme parfait ». Dieu a été glorifié en Lui, de même qu'en tout autre que Lui, Il avait été déshonoré et déçu.

En un sens, cette perfection du Fils de l'homme, cette perfection morale, est toute pour nous ; elle donne sa valeur au sang qui expie nos péchés ; elle est comme le nuage d'encens qui était porté dans la présence de



Dieu avec le sang, au jour des propitiations (Lév. 16).

Mais, en un autre sens, cette perfection est trop grande pour nous ; elle est si haute que nous n'y pouvons atteindre. Elle accable le sentiment moral, quand nous regardons vers elle en nous souvenant de ce que nous sommes *nous-mêmes* ; et en même temps elle nous remplit d'admiration, quand nous la considérons comme nous disant ce que *Lui* est. Lorsque dans les âges passés, la gloire judiciaire personnelle a été manifestée, elle était accablante : les plus favorisés d'entre les fils des hommes, tels que Ésaïe, Ézéchiël, Daniel, ne pouvaient se tenir devant elle ; Pierre et Jean firent la même expérience ; et cette gloire morale qui nous met à nu de la même manière, est également accablante.

Mais la foi se trouve à l'aise devant elle. Le dieu de ce monde aveugle le cœur pour qu'il ne comprenne pas cette gloire et n'en jouisse pas, tandis que la foi la salue avec bonheur. Telle est l'histoire de la gloire ici-bas parmi les hommes. En sa présence, les pharisiens et les sadducéens demandent ensemble un signe du ciel ; la mère et les frères du Seigneur la méconnaissent, l'une par amour-propre, les autres par mondanité (Jean 2 et 7) ; les disciples eux-mêmes sont sans cesse repris par elle. L'huile d'olive broyée, préparée pour cette lumière, était trop pure pour qui que ce soit ; mais elle brûlait continuellement dans le sanctuaire, ou « devant l'Éternel ». Nous apprenons dans la synagogue de Nazareth combien l'homme est peu préparé pour elle : tous reconnaissaient les paroles pleines de grâce qui sortaient des lèvres du Seigneur ; ils en sentaient la puissance. Mais bientôt un flot puissant de corruption naturelle intervint ; il résista à ce mouvement dans les cœurs et en triompha. L'humble témoin de Dieu, Celui qui s'est anéanti Lui-même, est manifesté au milieu d'un monde orgueilleux et rebelle, et ils n'en veulent pas. Le « fils de Joseph » pourra dire de bonnes et de consolantes paroles, mais on ne Le recevra pas : Il est le fils du charpentier (Luc 4) ! Quel témoignage frappant de la profonde perversité de nos cœurs ! L'homme a ses qualités aimables, il a ses goûts, ses vertus, ses sensibilités, comme nous l'apprend cette scène de Nazareth. Les paroles pleines de grâce de Jésus font naître, pour un instant, un courant de bonnes pensées ; mais que valait ce courant et qu'en advint-il quand Dieu le mit à l'épreuve ? Ah ! bien-aimés, malgré notre amabilité, malgré la considération dont nous sommes entourés, malgré nos goûts relevés et nos bons sentiments, nous pouvons toujours dire qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite point de bien (Rom. 7, 18) !

Mais je le répète, la foi se trouve à l'aise auprès de Jésus. Pouvons-nous, je le demande, craindre Jésus ou Le soupçonner ? Pouvons-nous douter de Lui ? Se pourrait-il que nous nous soyons tenus loin de Celui qui était assis sur la fontaine avec la femme de Sichar ? Est-ce qu'elle-même se tenait à distance ? Nous devrions, bien-aimés, rechercher l'intimité avec Jésus. Les disciples qui étaient avec Lui ont toujours eu à apprendre les mêmes leçons, et nous savons nous-mêmes quelque chose de cela. Ils eurent bien des fois à découvrir de nouveau ce que Christ était, au lieu de jouir de Lui comme ils avaient déjà appris à Le connaître. Au chapitre 14 de Matthieu, ils sont obligés de s'écrier : « Véritablement tu es le Fils de Dieu », découvrant ainsi de nouveau ce que Jésus était. Et en Marc 4, si leur foi avait été simple, ils auraient dormi avec Lui dans la nacelle. Quelle scène, à leur confusion et à Sa gloire ! Ils avaient parlé au Seigneur d'un ton de reproche, comme s'Il était indifférent au danger qu'ils couraient. « Maître », avaient-ils dit, « ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? ». Jésus se réveille à leur voix et aussitôt Il les met en sûreté ; mais ensuite Il les reprend, non pas cependant à cause de l'injustice de leurs paroles dures, mais à cause de leur manque de foi.

Quelle perfection dans tout ceci ! Assurément tout est parfait et tout est à sa place : les vertus humaines, fruit de l'onction que Jésus avait reçue, et Ses gloires divines ! Dans cette seule personne, les natures ne sont pas confondues ; mais le resplendissement de la nature divine est tempéré, et le caractère simple de la nature humaine est relevé. Il n'y a rien de semblable, il ne pouvait y avoir rien de semblable dans toute la création. Et

cependant ce qui était humain en Jésus était véritablement humain, et ce qui était divin était véritablement divin : Jésus dort dans la nacelle : Il est homme ; Il calme les vents et les flots : Il est Dieu.

Cette gloire morale doit reluire, et d'autres gloires doivent s'effacer, jusqu'à ce que tout soit accompli. Les Grecs venus à Jérusalem pour adorer pendant la fête s'enquière de Jésus et désirent Le voir [Jean 12, 21] ; c'était un avant-goût du royaume, ou de la gloire royale du Messie ; représentation en petit du jour où les nations se rendront à la cité des Juifs pour célébrer la fête, et où Jésus, comme Roi en Sion, sera Seigneur de tout, et Dieu de toute la terre.

Mais il y avait un secret plus profond que celui-ci, et pour l'intelligence duquel il fallait une connaissance plus juste des voies de Dieu que la simple attente d'un royaume. Cette connaissance, les pharisiens ne l'avaient pas lorsqu'ils demandaient au Seigneur, en Luc 17, quand le royaume viendrait. Jésus dut leur parler d'un autre royaume, qu'ils ne saisissaient pas — un royaume *au milieu d'eux*, un royaume présent, dans lequel il fallait entrer et qu'il fallait connaître avant que le glorieux royaume *manifesté* puisse apparaître. Les disciples eux aussi avaient besoin de cette connaissance lorsque, en Actes 1, ils demandent à Jésus si c'était en ce temps-là qu'Il rétablirait le royaume pour Israël ; et le Seigneur dut leur dire aussi ce qui aurait lieu avant que ce rétablissement puisse s'accomplir, leur annonçant qu'ils recevraient le don du Saint Esprit, pour être des témoins pour Lui dans le monde entier.

Il en est de même en Jean 12 : le Seigneur nous apprend que la manifestation de la *gloire morale* doit précéder le royaume. Le moment viendra bientôt où Jésus apparaîtra dans la gloire du trône, et les Gentils monteront alors à Sion, et verront le Roi dans Sa beauté ; mais avant que cela puisse avoir lieu, il faut que Sa gloire morale soit manifestée dans toute sa plénitude et sa pureté. Cette pensée occupait Jésus lorsque les Gentils demandèrent à Le voir : « L'heure est venue », dit-Il, « pour que le Fils de l'homme soit glorifié ». Il s'agit ici de Sa gloire morale, comme nous l'avons déjà dit à propos de Jean 13, 31 et 32. Cette gloire avait brillé dans toutes Ses voies, depuis Sa naissance jusqu'à ce moment, et Sa mort était ce qui devait la rendre complète ; c'est pourquoi l'heure s'approchait où elle brillerait du dernier rayon qui devait la former et rendre sa manifestation parfaite. Le Seigneur communique ou introduit à cette occasion, comme Il le fait en Luc 17 et en Actes 1, la vérité, la vérité additionnelle, pour l'intelligence de laquelle il fallait une connaissance plus juste et plus profonde des voies de Dieu : il faut que la gloire morale soit entièrement manifestée, avant que le Messie puisse se montrer dans la gloire royale jusqu'aux bouts de la terre.

Toutefois, cette gloire Lui appartient, et à Lui seul ! Notre cœur le sent bien ! Quand les cieux se sont ouverts en Actes 10, la toile descendit du ciel avant que Pierre reçoive l'ordre d'avoir communion avec elle, ou avant qu'elle remonte et se perde ou se cache de nouveau en haut : ce que la toile renfermait devait être purifié ou sanctifié. Mais quand les cieux se sont ouverts, en Matthieu 3, Jésus, qui était sur la terre, n'avait pas besoin d'être élevé dans le ciel pour y être approuvé ; des voix et des apparitions d'en haut L'ont scellé et Lui ont rendu témoignage tel qu'Il était : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » [Matt. 3, 17].

Et quand les cieux se sont ouverts une autre fois encore, comme en Matthieu 27, 51, lorsque le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, tout était accompli, rien ne restait à faire : l'œuvre de Jésus était scellée et reconnue telle qu'elle était alors. Un ciel ouvert au commencement rendit témoignage à la pleine acceptation de Sa *personne* ; un ciel ouvert à la fin rendit témoignage à la pleine acceptation de Son *œuvre*.

Je termine ici cette méditation, en faisant remarquer combien c'est une chose précieuse et douce pour nous, et une chose qui en même temps fait partie de notre culte, que de signaler ces traits de la voie et du ministère du Seigneur ici-bas sur la terre, comme j'ai cherché à le faire dans cet écrit ; car tout ce qu'Il a fait,

tout ce qu'Il a dit, Son service tout entier, soit dans sa substance, soit dans sa manière, tout rend témoignage de ce que Jésus est, et Il est pour nous le témoin de ce que Dieu est. C'est ainsi que nous parvenons jusqu'à Dieu, le Dieu béni, en suivant les sentiers du Seigneur Jésus dans les pages des évangiles. Chaque pas dans ces sentiers prend de la valeur pour nous. Tout ce que Jésus a fait et a dit était une expression vraie et fidèle de Lui-même, comme Il était Lui-même une expression vraie et fidèle de Dieu. Si nous sommes en état de comprendre le caractère de Son ministère, si nous savons discerner la gloire morale qui se rattache à chaque moment et à chaque détail de la marche et du service du Seigneur ici-bas, apprenant ce qu'Il est, et ainsi ce que Dieu est, nous parvenons jusqu'à Dieu dans une connaissance de Lui sûre et sans nuage, à travers les sentiers ordinaires et les activités de la vie de ce divin Fils de l'homme.

- 
1. ↑ J.N. Darby, Romanism : an answer to the pamphlet of a Romish priest, entitled : The law and the testimony.
  2. ↑ On peut lire ainsi Deutéronome 20, 19 (selon la note) : « Tu ne les couperas pas (car l'arbre des champs est la vie de l'homme), pour t'en servir dans le siège ».
  3. ↑ Je profite de l'occasion pour dire que Sa mort a été ce qui a rendu parfaite Sa gloire morale dont je parle (Phil. 2). Naturellement, je sais qu'elle était beaucoup plus que cela aussi. Mais elle était notamment cela.
  4. ↑ Certains semblent penser que c'était un amour profond de Pierre pour Jean qui l'a conduit à questionner le Seigneur à son sujet. Je rejette cela.
  5. ↑ Pour notre consolation, j'ajouterai que jamais après Sa résurrection, Il n'a rappelé à Ses disciples qu'ils L'avaient abandonné à l'heure de Son affliction.
  6. ↑ « Christ the desire of all nations, or the unconscious prophecies of heathendom », par Richard Chenevix Trench.
  7. ↑ Le ministère de Christ, dans ce qui touche à Ses rapports avec Satan, pour autant que les évangiles nous le font connaître, nous montre le Seigneur simplement comme Celui qui *lie* Satan, qui le *pille* et qui le *brise*. L'Apocalypse nous fait connaître les relations subséquentes de Jésus avec le même adversaire, et nous montre Christ « précipitant Satan sur la terre » ; ensuite, quand le moment est venu, le « jetant dans l'abîme », et plus tard, le jetant « dans l'étang de feu et de soufre » (Apoc. 12 et 20). Nous pouvons suivre ainsi la victoire du Seigneur Jésus sur Satan, depuis le désert de la tentation jusqu'à l'étang de feu.